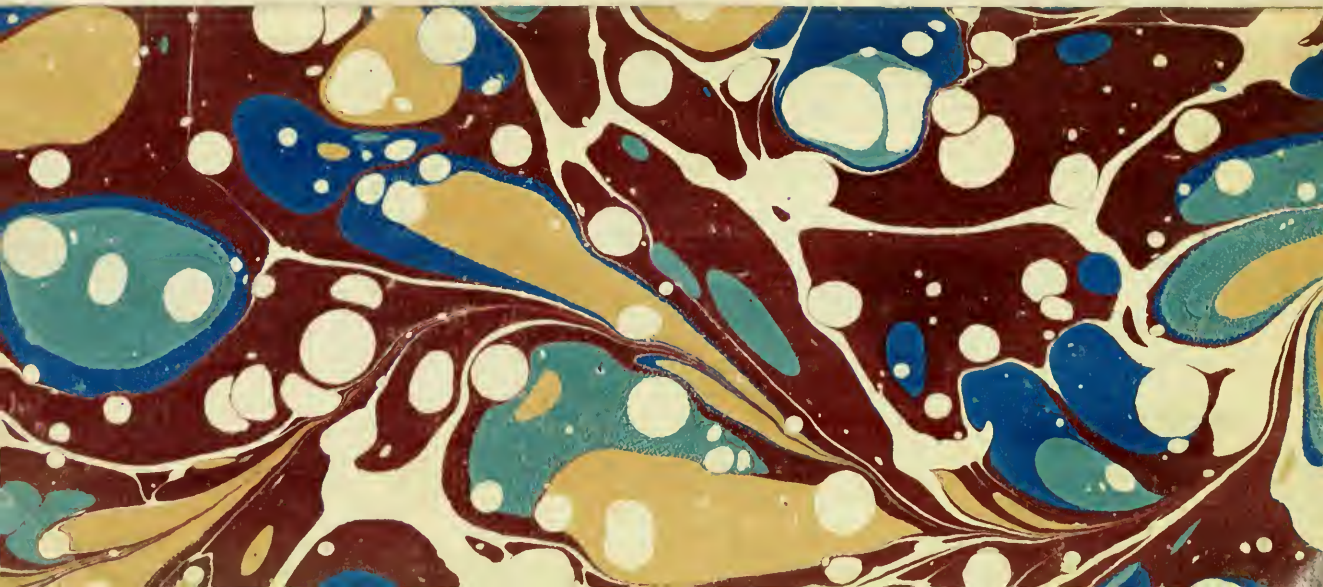
3 1761 07321340 7



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/supplmentaurom02monn

MEMOIRES

POUR SERVIR

A LA VIE

DE

JEAN MONNET.

TOME SECOND.

SUPPLEMENT
AU
ROMAN COMIQUE,
OU
MÉMOIRES
POUR SERVIR A LA VIE
DE
JEAN MONNET,

Ci-devant Directeur de l'Opéra-Comique à Paris, de l'Opéra de Lyon, & d'une Comédie Françoise à Londres.

Ecrits par lui-même.

TOME SECOND.

A LONDRES,

M. DCC. LXXII.

ML
429
M67
1772
Z.2
630405
6.5.56

MÉMOIRES
POUR LA VIE
DE
JEAN MONNET.

CHAPITRE Ier.

Embarquement, tempête, arrivée à Londres.

JE reviens à ma nouvelle entrepriſe, pour laquelle je n'avois rien négligé pendant

mon ſéjour à Paris. Nous arrivâmes le 17 à Calais, & nous nous embarquâmes le 20, vers la fin du jour, ſur un de ces petits bâtimens qui font la traverſée de Calais à Douvres. Il ſouffloit un petit vent d'Eſt qui nous étoit favorable. En faiſant ma ronde dans le bâtiment, j'apperçus derriere un gros balot, une jeune perſonne de dix-huit à vingt ans, d'une très-jolie figure; elle me parut pâle & rêveuſe. Un homme, affublé d'une redingote griſe, ſur un vieil habit noir, avec une perruque ronde, & un grand chapeau bien enfoncé dans ſa tête, étoit aſſis auprès

d'elle ; ils gardoient tous deux un morne ſilence, ou ne laiſſoient échapper que quelques mots qu'ils ſe diſoient à l'oreille. Dans le moment je ne pouſſai point ma curioſité plus loin ; je fis ſeulement des plaiſanteries ſur le mal de cœur qu'éprouvoient déja la plûpart de mes Actrices ; elles firent ſourire la jeune perſonne, mais ne produiſirent pas le même effet ſur l'homme qui l'accompagnoit. Une demi-heure après notre départ, le vent ceſſa, & nous nous trouvâmes dans un calme plat ; notre bâtiment n'avançoit un peu que par le moyen de quelques rames. Il

y avoit environ deux heures que nous étions dans cette ſituation, quand nous vîmes à l'horiſon, au Sud-Oueſt, un gros nuage, d'où partoient pluſieurs éclairs. Ce nuage s'avançoit vers nous, & bientôt le Ciel fut couvert. Un vent Sud-Oueſt commença à ſouffler, & prit tant de force, que la mer agitée éleva des vagues, qui nous cauſoient des roulis à ne pouvoir nous tenir debout. Le Capitaine, qui avoit fait mettre toutes les voiles, les fit bientôt amener *, & ne laiſſa que le *trinquet* **, en tâchant

* C'eſt-à-dire, baiſſer, plier.
** Petite voile.

toujours de tenir tête au vent, & dirigeant ſa route vers Douvres. Mais le vent devint ſi furieux, & notre bâtiment ſi fatigué par les lames qui, le prenant de l'avant, l'inondoient & l'accabloient de leur poids, qu'on fut contraint de relâcher & de courir, vent arriere, pour aller où nous pourrions aborder. Le vent qui ſiffloit dans les cordages & dans les mâts, le bruit de la mer, le tonnerre, les éclairs, & les craquemens du bateau, qui ſembloit s'ouvrir à chaque inſtant, avoient répandu la conſternation ; & j'avoue franchement que j'avois grand peur. D'un côté,

une de mes Actrices évanouie, & dont les appas se trouvoient dans un certain désordre, étoit à la discrétion des regards indiscrets d'un Mousse. Une autre, couverte de la pâleur de la mort, les mains jointes, les yeux au Ciel, un livre de prieres à la main, imploroit la miséricorde de Dieu. La Soubrette, accroupie dans un coin, fulminoit, juroit contre moi & contre toute la Nation Angloise. L'homme à la redingote, qui d'abord s'étoit mis à genoux pour prier, avoit fini par se coucher ventre à terre, & par invoquer tous les Saints du Paradis. Sa compagne pous-

ſoit des cris perçans. Un roulis l'ayant jettée contre moi, elle m'agrippa de façon qu'elle ne vouloit plus lâcher priſe, croyant pouvoir ainſi ſe ſauver. Nous étions ſi bien groupés enſemble, que le plaiſir de ſentir ſes approches me rendit un peu diſtrait ſur le danger. Elle parut ſenſible aux ſoins que je prenois d'elle, & de profonds ſoupirs, qui lui échappoient de tems en tems, me porterent à lui faire quelques queſtions; elle n'y répondoit qu'en diſant qu'elle étoit bien à plaindre. Le bâtiment alloit toujours en s'éloignant de la route, lorſque le Ciel vint à

s'éclaircir à l'horiſon : bientôt le nuage ſe diſſipa, & le vent tomba tout-d'un-coup. La mer n'en étoit pas moins groſſe, & nous éprouvions encore des roulis aſſez fatiguans. Je tenois toujours la jeune inconnue dans mes bras : la tranquillité dont nous commençions à jouir, avoit calmé les eſprits. Le jour parut, il s'éleva un petit vent qui nous devint favorable : on mit toutes les voiles, & la proue fut portée vers les côtes d'Angleterre, dont nous étions bien écartés. Enfin nous arrivâmes à Douvres à onze heures du matin. Dans le tems qu'on mit à l'at-

teindre, il ſe paſſa une ſcène extraordinaire entre l'homme à la redingote (qui toujours tapi dans ſon coin, jettoit ſur moi des regards furieux) & la jeune perſonne que j'avois priſe ſous ma protection. Il débuta par des menaces. La Demoiſelle voulut s'approcher de lui pour lui parler ; il la repouſſa ſi brutalement qu'il lui fit donner dans la tête un coup dont elle ſe trouva mal. Toutes les femmes prirent ſon parti, l'homme fut accablé d'injures ; & par les reproches que lui fit la jeune perſonne dans ſa colere, nous comprîmes qu'il l'avoit enlevée. Alors je m'em-

parai d'elle, & je la mis ſous la garde des femmes de ma troupe, qui lui firent tout avouer. Elles ſçurent qu'elle étoit la fille d'un Avocat au Parlement de Paris, & que le Raviſſeur étoit un Moine défroqué. Nous lui fîmes les plus vives repréſentations ſur les riſques qu'elle couroit. Je lui propoſai de la conduire à Londres, de lui payer ſa penſion dans une maiſon honnête, & de la réconcilier avec ſes parents, ſous la condition néanmoins qu'elle renonceroit au Moine, & qu'elle conſentiroit qu'il fut plongé ſix fois dans la mer pieds & mains liés. On

recueillit les voix, toutes les femmes furent du même avis; mais les hommes changerent la peine du coupable en une amende de quatre louis au profit des Mouſſes du bâtiment, & en une renonciation en forme, qu'il écrivit ſous ma dictée, de toutes ſes prétentions ſur la Demoiſelle. Cette plaiſanterie, qui nous avoit un peu remis des frayeurs de la tempête, fit faire au Moine bien du mauvais ſang. Arrivé à Douvres, il ſe ſépara de nous, & la jeune perſonne fut gardée à vue. Le lendemain nous partîmes pour Londres à quatre heures du matin : deux carroſſes, où

étoient toutes les femmes, furent eſcortés par deux Anglois, & par pluſieurs hommes de ma Troupe, montés ſur des chevaux. Arrivé dans cette grande Ville, mon premier ſoin fut d'écrire aux parents de ma protégée. Ce que j'avois prévû arriva : ſes parents la reprirent, & je ſçus, quelques années après, qu'elle avoit fait un très-bon mariage avec un Américquain.

Je mis mes Acteurs dans une maiſon qu'on m'avoit retenue pour les loger. J'avois des gens pour & contre mon entrepriſe dans cette Ville. Les derniers étoient beaucoup d'Acteurs Anglois

Anglois reformés *, & tous les Réfugiés de notre Nation. Ceux-ci, toujours acharnés contre nous depuis la révocation de l'Edit de Nantes, ne laiſſerent point échapper une ſi belle occaſion de ſe venger. Les Papiers publics étoient remplis de Satyres ou d'Epigrammes contre moi & contre mon Spectacle. Il falloit com-

* Peu de tems avant mon arrivée à Londres, un Acte du Parlement avoit fixé le nombre des Théâtres de Comédie à deux ſeulement. *Drury-Lane* & *Convent-Garden* avoient été conſervés, & tous les autres ſupprimés. Cette ſuppreſſion groſſit le nombre de mes ennemis, de tous les Comédiens ſans emploi, mécontens de voir des étrangers s'établir chez eux à leur préjudice.

battre tout cela, & me procurer des partiſans. Je fis agir mes protections ; j'obtins du feu Duc de Graffton, grand Chambellan, une Patente pour autoriſer mon Spectacle, & je pris toutes les meſures convenables pour me garantir du mal qu'on ſe préparoit à me faire. Le Lord G**, un des plus grands Seigneurs d'Angleterre*, m'honoroit de ſes bontés ; & ſon exemple fut ſuivi par la plus grande partie des autres, qui devinrent les protecteurs les plus zélés de mon

* Il commandoit, dans la derniere guerre, les Troupes de Sa Majeſté Britanique à Hanovre.

Spectacle. On s'assembla même afin de régler tout ce que j'avois à faire pour l'ouverture de mon Théâtre. Les Seigneurs me conseillerent de n'ouvrir que pour eux les premieres Loges & le Parquet, & de ne délivrer les billets des autres places qu'à six heures. Enfin, ils sembloient s'être fait une affaire d'honneur du succès de mon entreprise.

CHAPITRE II.

Journée de Haymarket.

JE ſuivis en tous points les ordres qui m'étoient donnés, & mon Spectacle fut ouvert le 8 Novembre 1749. Ce qu'on m'avoit prédit arriva : la Gallerie *, en moins de d'une demi-heure, fut remplie de Réfugiés, & de gens bien diſpoſés (comme je l'ai dit) à me nuire. A ſix heures & demi, le Lord G**, accompagné

* C'eſt le ſecond Amphithéâtre.

de plus de 30 Seigneurs, tous en froc *, & munis d'une groſſe canne, vinrent ſe mettre dans les places qui leur étoient deſtinées. Le Lord G**. & le Duc D**, pour mieux obſerver les mutins, ſe placerent aux ſecondes Loges. Il n'y avoit ce jour là, pour ſpectatrices, que trois femmes, une Dame de grande qualité, & deux Comédiennes Angloiſes. L'Orcheſtre ſe diſpoſoit à jouer l'ouverture ; mais au premier coup d'archet, les Conjurés, qui étoient en très-grand nom-

* On dit ici *fraque*, en corrompant ce mot, qui eſt emprunté de notre propre langue.

bre, & preſque tous placés dans la ſeconde Gallerie, entonnerent une chanſon Angloiſe, dont le refrain étoit : *Nous ne voulons point de Comédiens François.* Cependant on leva la toile ; un Acteur & une Actrice parurent pour commencer la piece ; ils furent ſalués d'une grêle de pommes & d'oranges, qui ſe ſuccédoient ſans relâche. Une Actrice aimable, qu'on a vû depuis à la Comédie Françoiſe, reçut ſur la gorge une chandelle qui lui fut jettée par un homme ivre, payé pour troubler le Spectacle. Le bruit qui ſe faiſoit dans la Gallerie, em-

pêchoit d'entendre ce qu'on diſoit ſur le Théâtre. Le Lord G * *, qui juſque là s'étoit contenu, élevant la voix, & s'adreſſant aux mutins, dit : » Eh » bien, Meſſieurs, voulez-» vous bien ceſſer, & nous » laiſſer jouir du Spectacle ? » S'il ne vous plait pas, ſortez, » & reprenez l'argent de vos » billets ». Pluſieurs répondirent qu'ils ne ſouffriroient jamais une Comédie Françoiſe à Londres. Lord G * *, piqué de cette réponce, & pluſieurs autres de mes défenſeurs, entrerent dans la Gallerie, & impoſerent, pour un moment, ſilence à mes adverſaires. Pen-

dant cette ſcène, il s'en paſſoit deux autres, l'une ſur le Théâtre, & l'autre dans le Parterre. La premiere étoit compoſée de jeunes Militaires en uniforme, qui, l'épée nue à la main, formoient ſur le Théâtre un demi-cercle & ſervoient de rampart aux Acteurs. La ſeconde étoit la plus importante, parce que le parterre étoit le point de réunion ou de raliement des Conjurés, & qu'ils y avoient arboré l'étendard de la rébellion.

J'avois dans mon parti les deux hommes de l'Angleterre les plus forts & les plus adroits, ſoit à la lutte, ſoit au pugilat, c'eſt-à-dire,

c'eſt-à-dire, aux combats à coups de poing. L'un étoit le fils d'un Braſſeur, & l'autre le fils d'un Apothicaire, tous deux amateurs de la Comédie Françoiſe, & de plus, fort amoureux de deux de mes Actrices. Tous deux, animés du même intérêt & du même courage, s'unirent comme amis & compagnons d'armes pour la défenſe de mon Spectacle. Dans cette réſolution, ils franchirent les bancs du Parterre, & de rang en rang ſe mirent à frapper de tous côtés. Le Braſſeur ſe jettoit au milieu des pelotons les plus ſerrés des ennemis, & renverſoit tout ce qui s'oppo-

ſoit à ſon paſſage, en criant : *A moi mes amis ! Qui m'aime me ſuive.* Un champion, plus hardi que les autres, voulut l'arrêter dans ſa courſe ; il quitta ſes habits, & s'élança ſur ſon homme ; pluſieurs coups furent portés de part & d'autre, & le combat s'échauffoit de plus en plus. Enfin, le Braſſeur plus agile, terraſſa ſon ennemi, en reprit un autre, le combattit avec le même avantage, & partout fut victorieux. Mes deux braves, après avoir donné les plus grandes preuves de zéle & de valeur, s'occuperent enſuite à réunir les eſprits, & à maintenir le calme

dans le Spectacle. Les Acteurs jouerent tranquillement, & le silence fut si bien observé après ce tumulte, qu'on n'osoit presque ni cracher ni se moucher. Un jeune homme, caché dans un coin de la Salle, s'avisa d'emboucher un gros sifflet de portier; il fut découvert & surpris par le Général Wal **. qui d'un vigoureux coup de poing sur sa bouche, lui fit entrer le sifflet jusqu'au milieu du gosier. Les deux pieces qui furent jouées ce jour là, finirent sans bruit, & les Actrices furent reconduites chez elles par la Garde.

Le combat qui se donna le

ſecond jour du Spectacle, fut plus long & plus opiniâtre ; les Seigneurs prirent de nouvelles meſures, pour ne pas ſe compromettre, & pour établir plus de tranquillité. Ils amenerent avec eux des eſpeces de matelots domeſtiques qu'ils ont à leurs gages, & à leurs livrées, ſur la Tamiſe. Ces gens, forts & robuſtes, vinrent à la ſeconde repréſentation, armés chacun d'un gros bâton, & furent diſtribués en différents endroits de la Salle. Les Mécontens, de leur côté, s'étoient pourvus d'un Général pour livrer une ſeconde bataille plus heureuſe que la premiere, &

ils vinrent en plus grand nombre. Ce Général étoit un Officier ſubalterne dans la marine, & connu réellement pour un chef de parti ; il fut étonné des précautions que nous avions priſes. Le Général W**, qui le connoiſſoit, prévenu de ſes intentions, ſe plaça préciſément à côté de lui, & le railla beaucoup, en affectant de préférer la Comédie Françoiſe à la Comédie Angloiſe. Le Marin, qui ne goutoit pas apparemment ſes plaiſanteries, & qui s'étoit impoſé la loi de combattre pour les ſiens, même aux dépens de ſa vie, ſe leva bruſquement, en criant

Alerte : c'étoit le mot du guet dont les Mécontens étoient convenus pour l'attaque ; mais mon parti, beaucoup plus fort que l'autre, ſe battit vigoureuſement. Le Braſſeur, à la tête d'une partie des Matelots, ſe portoit de tous les côtés les armes à la main, & par-tout donnoit ſes ordres. L'Apothicaire, qui commandoit le reſte de la Troupe dans la Galerie, où étoit le fort du combat, n'épargnoit perſonne. Cependant les uns demandoient quartier, & les autres, pour échapper aux coups, ſe précipitoient de leur mieux, de la Galerie dans le Parterre.

Il ſeroit difficile de peindre toutes les ſingularités du tumulte horrible qui ſe paſſa dans cette importante journée. Les Actrices, accablées de frayeur, & peu accoutumées à de pareils combats, s'étoient renfermées dans leurs Loges avec des Officiers qui les raſſuroient. Enfin, l'ennemi bien battu, & découragé par ſa défaite, fut contraint de céder. Les Acteurs reprirent leurs fonctions, & le Spectacle fut exécuté ſans aucun trouble. Il y eut dans ces deux combats beaucoup de bleſſés de part & d'autres, mais heureuſement point de morts : ce qui, vû

l'acharnement des partis, dont j'étois témoin, ne me cauſa pas moins de ſatisfaction que de ſurpriſe. La troiſieme & la quatrieme repréſentation furent beaucoup moins orageuſes; on prit les mêmes précautions, mais elles furent inutiles: les ennemis avoient abandonné la place. Les Acteurs jouerent paiſiblement, & le Spectacle, en général, fut goûté.

Après avoir ſurmonté des obſtacles de tout genre, dans une Ville immenſe & très-riches, dont les trois quarts des habitans parlent ou entendent le François, j'avois lieu de compter ſur une for-

tune honnête. Je l'aurois ſans doute obtenue, ſans une circonſtance malheureuſe, qu'il m'étoit également impoſſible & d'éviter, & de prévoir. Elle fut occaſionnée par l'élection d'un Membre du Parlement, qui commença peu de jours après l'ouverture de mon Spectacle. Les Seigneurs qui me protégeoient, nommément le Lord Cheſterfield & le Duc de Montaigu, me conſeillerent de ſuſpendre pendant ce tems là mes repréſentations. La raiſon qu'ils m'en donnoient, étoit ſans replique. Le peuple, dans ces circonſtances, ordinairement excité par la boiſſon, &

ne reſpectant rien, pouvoit tourner ſes vues ſur mon Spectacle, le prendre *en grippe*, & cauſer quelques malheurs dont je ſerois la victime. Je ſuivis donc un conſeil ſi ſage; je fermai mon Théâtre juſqu'à nouvel ordre, & j'attendis patiemment la fin de l'élection qui dura près d'un mois. Il n'y eût ſortes d'extravagances que l'on n'imaginat dans l'un & l'autre parti, pour gagner & s'aſſurer des voix. Les deux Concurrens pour cette élection étoient le Lord *Trantham*, & le Chevalier *Wanderput*. Les Adverſaires du premier l'accuſoient d'avoir trop favoriſé la Comé-

die Françoiſe, & d'avoir même bleſſé dangereuſement un Anglois à la premiere repréſentation. Ces griefs, quoique ſans fondement, furent très-déſavantageux à Milord Trantham. La folie fut portée ſi loin de la part des Partiſans du Chevalier Wanderput, qu'ayant fait peindre ſur une toile, en forme de banniere, l'Arlequin, & un autre Acteur de ma Troupe, ils promenerent cette effigie, & la brûlerent dans la place où ſe faiſoit l'élection.

Une pareille imagination ne dût ſurprendre perſonne, après celle qu'on avoit vue quelques

années auparavant dans une ſemblable occaſion. Au moment où les voix balançoient les ſuffrages, un original s'aviſa de prendre une ſouris morte, de la mettre ſur un plâteau, de la promener de même, & de la faire voir à tous ceux qui ſe trouvoient dans la place, en diſant : *Vous voyez, Meſſieurs, cette pauvre bête ! Eh bien, elle eſt morte de faim dans la cuiſine de ce même homme à qui vous vous empreſſez tant de donner vos voix.* Cette mauvaiſe plaiſanterie ſur l'avarice, vraie ou fauſſe, du Candidat qu'on vouloit élire, fit faire aux Electeurs des réflexions qui ne tournerent pas à ſon avantage.

Cependant Milord Trantham fut élu membre du Parlement ; & moi, victime de ma prudence, je portai ſeul la peine de cette élection. Le grand Chambellan me fit donner ordre de ne pas continuer mon Spectacle. * Mes Acteurs qui, dans toutes les régles de l'honneur & de la juſtice, auroient dû entrer en conſidération de mes pertes (puiſqu'ils n'avoient joué que trois fois, & que mon Théâtre avoit été

* L'établiſſement de ma Comédie devint, pour le Miniſtere Anglois, une affaire d'Etat. On craignit que les mouvemens occaſionnés par ce Spectacle, n'euſſent des ſuites plus ſérieuſes.

fermé par une autorité ſupérieure), exigerent de moi le double des appointemens qu'on leur donnoit en France. Il y en eut même parmi eux qui employerent des voies odieuſes pour ſe faire payer. Deux de mes protecteurs, Milord Staford, & un Membre du Parlement, touchés de mon malheur, me ſecoururent d'abord de leur bourſe ; enſuite, pour me garantir des pourſuites de mes Acteurs, & des frais de Juſtice qu'elles pouvoient occaſionner, ils me conſeillerent de me mettre ſous le pouvoir de la Loi. Pour cet effet, le Lord S..... me procura un

logement dans la maiſon d'un Juge de paix, qu'occupoit déja un des Rois de Candide, connu ſous le nom de *Théodore premier, Roi de Corſe*, priſonnier alors auſſi bien que moi.

Je fus conduit, ſur la brune, dans cette maiſon par mes deux Protecteurs, avec une de mes Actrices que je ne veux déſigner ici que ſous le nom de *Céleſte*, telle qu'elle étoit alors, puiſque par généroſité pure, elle voulut bien s'attacher à mon ſort, & oublier ſes intérêts pour les miens. Arrivés dans le logement qui nous étoit deſtiné, nous y trouvâmes un bon ſouper, un bon lit, &

toutes ſortes d'attentions de la part de l'Hôte & de l'Hôteſſe. Le jour ſuivant, je fus préſenté à Sa Majeſté Corſe par un homme de confiance, qui rempliſſoit à la fois auprès d'elle les fonctions d'Intendant, de Secrétaire, & de Valet-de-Chambre. Ce Monarque éphémere, qu'on avoit eu ſoin de prévenir en ma faveur, me reçut avec affabilité. Dès le même jour, après quelques queſtions qu'il me fit ſur mon entrepriſe, & ſur différentes choſes, il m'invita à dîner. Il me prévint auparavant ſur la ſimplicité de ſa table, & ſur le régime qu'il étoit contraint d'obſerver pour ménager

ménager moins ſa ſanté que ſa bourſe, & il me tint parole. Si ce repas royal ne fut pas fort ſomptueux, il fut gai du moins, & même aſſez bruyant de ma part. Sa Majeſté Corſe aimoit un peu les propos libres; je lui en débitai de toutes les façons. Elle parut contente de moi, & nous nous quitâmes les meilleurs amis du monde. Je lui laiſſai faire ſa méridienne, & me retirai dans mon appartement.

Le lendemain je lui préſentai ma compagne, qu'il trouva jolie & de ſon goût. Il fut galant à l'excès auprès d'elle; il nous invita même à dîner tous

les deux, & ſe mit en dépenſe pour nous traiter. Nous eûmes de plus que la veille, du poiſſon & du vin de Bordeaux à diſcrétion. Le repas fut très-agréable; Sa Majeſté s'anima par quelques verres de vin qu'elle bût de plus qu'à l'ordinaire. Céleſte, qu'il ne ceſſa de lorgner, avec une jolie voix, du goût & de l'expreſſion, acheva de l'enivrer de plaiſir, par une Ariette & quelques Vaudevilles. Il nous parla beaucoup de ſes ſuccès militaires; il nous fit part de tous les événemens de ſa vie, de ſa naiſſance, des poſtes qu'il avoit remplis, avant de par-

venir au Trône, des droits & du projet qu'il avoit pour rentrer un jour dans ſes Etats, & du plaiſir qu'il auroit de nous avoir auprès de ſa perſonne. Il me propoſa de me faire Capitaine de ſes Gardes, & tout ce qu'on peut propoſer à une femme que l'on veut s'attacher, fut mis au choix de Céleſte. Le feſtin ſe termina par la méridienne ordinaire ; car Sa Majeſté dormoit & mangeoit bien. Nous le laiſſâmes dans le plus profond ſommeil, & nous nous retirâmes.

Quoique ſous le pouvoir de la Loi, j'avois la liberté de ſortir avec un Garde que je

payois, & qui m'accompagnoit par-tout; je ſortois donc ſouvent, ſoit pour mes affaires, ſoit pour mes plaiſirs. Le ſoin de payer & de congédier mes Acteurs m'occupoit plus que tout le reſte. J'aurois dû, peut-être (comme je le pouvois), après la clôture de mon Théâtre, paſſer en France pour diſcuter avec eux mes droits & mes intérêts. N'étant plus alors en leur pouvoir, & ne les ayant réellement employés que dans trois repréſentations, j'aurois traité pour la moitié des appointemens de l'année que comprenoit leur engagement; je ne le fis point par honneur.

Je comptois d'ailleurs ſur un dédommagement qu'on me faiſoit eſpérer de la Cour, & ſur un traitement plus doux de la part de mes Acteurs mêmes. Mais toutes mes eſpérances furent vaines; je n'eus rien de la Cour, & je fus obligé de les payer en entier.

CHAPITRE III.

Départ de Londres. Entrepriſe de l'Opéra-Comique à Paris.

APRES le compte exact & fidéle que j'ai rendu de mes trois directions précédentes, ainſi que des injuſtices & des peines qu'elles m'ont fait eſſuyer, on voit qu'il me falloit bien du courage, & la plus grande envie de payer mes dettes, pour oſer entreprendre une quatrieme fois la direction d'un Spectacle. Il n'y avoit alors que le rétabliſſement de l'Opéra-

Comique à Paris qui pût me convenir; j'écrivis à quelques perſonnes qui me vouloient du bien & qui avoient du crédit, tant auprès de Madame la Marquiſe de P**. que ſur M. de B**. alors Prévôt des Marchands, de qui ce rétabliſſement dépendoit. J'eus des réponſes ſatisfaiſantes, qui me déterminerent à finir promptement mes affaires à Londres, pour ſuivre celles qui m'appelloient à Paris. Nous étions toujours, ma compagne & moi, elle dans la plus haute faveur auprès du Roi Théodore, moi dans ſa plus grande intimité. Nous avions l'honneur de dî-

ner preſque tous les jours avec lui. Il paroiſſoit prendre la plus grande part à tout ce qui nous intéreſſoit ; mais des intérêts plus preſſans nous obligerent de le quitter, & de renoncer à toutes les belles eſpérances dont il nous avoit flattés *.

---

* Le prétendu Roi Théodore étoit né à Cologne en 1686, où il fut tenu ſur les Fonds de Baptême par M. de Bilderbeck, Réſident des Etats-Généraux. Son pere fut tué au Siége de Namur à l'âge de vingt-huit ans, au dernier aſſaut, où il ſe trouva comme Capitaine au Service de Brandebourg, quoique la veille il eut été nommé Colonel au Service de Charles II, Roi d'Eſpagne, à la

Nous

Nous eſſuyâmes, dans cette maiſon, deux tremblemens de terre, ou deux fortes commo-

---

recommandation du Roi Guillaume III. Sa mere étoit fille d'un Inſpecteur général des Fortifications des Pays-Bas pour le Roi d'Eſpagne. Le Baron de Neuhoff avoit été élevé à Duſſeldorp ſous la protection de l'Electeur Palatin. Sa mere, s'étant remariée à Treves, emmena ſon fils en France, & le mit à l'Académie de Longpré, d'où feu S. A. R. le fit ſortir, le mit parmi ſes Pages, & le combla de bienfaits. En ſortant de chez S. A. R. il fut placé d'abord dans le Régiment de Navarre, d'où il paſſa dans le Régiment de Cavalerie de Furſtemberg, qui prit dans

tions qui mirent toute la Nation en allarmes. La premiere ſecouſſe ſe fit ſentir à ſix heures

---

la ſuite le nom de Courcillon. Le Baron de Neuhoff, étant en Eſpagne, épouſa Mademoiſelle de Kilmanſek, niéce du Duc d'Ormond & Camériere de la Reine. Il ſe rendit avec elle en Italie, puis en Angleterre, enſuite à Paris, où elle eſt morte. C'eſt à l'époque de ſon veuvage que commencent les avantures du Baron. Dès le premier voyage qu'il fit par mer, il fut pris par les Algeriens, & conduit à Alger, où il fut trois ans & demi priſonnier dans un Château. Il ne fut délivré qu'en payant 10000 ſequins de rançon. Il paſſa tout de ſuite en Bretagne,

du matin : la ſeconde, bien plus violente, fut prédite par un Soldat, & annoncée dans

---

& fut mêlé dans les troubles de cette Province ſous la Régence. De Bretagne il alla en Suede, de Suede en Angleterre, où il eut quelques entrevues ſecrettes avec le Roi Georges I ; puis en Moſcovie & de Moſcovie à Rome, où il fut empoiſonné trois fois, diſoit-il. C'eſt à Livourne qu'il forma le deſſein de ſe faire Roi de Corſe. Son Sécretaire a dit depuis qu'il n'avoit jamais été en Corſe, mais qu'il avoit imaginé ce voyage & cette Royauté chimérique pour duper les Hollandois. De Livourne il vint à Turin, où le Marquis d'Ormea le découvrit, & de Turin il ſe rendit à Paris chez le

tous les Papiers publics. Sur cette prédiction, plusieurs particuliers firent porter des lits

---

Comte de Polignac ; il y vit le Cardinal de Fleury. De Paris il alla à Rouen ; de-là passa en Hollande, & vint à Amsterdam. Etant descendu au Cerf rouge, il fut trahi par son Laquais, arrêté par d'anciens Créanciers & mis en prison. Il en sortit huit jours après par le crédit de M. *Ledieu*, Président, Echevin, qui avoit été Ambassadeur en Russie, & qui étoit son ancien ami. Le Baron se réfugia le 22 Juin 1737 dans la Campagne du Président, au Bevernik, & il en partit le 29, pour se rendre au Texel, dans le dessein de s'y embarquer. Il y trouva un vaisseau

pour coucher en pleine campagne. La derniere me ſurprit dans le mien ; mais nous en

---

freté pour le conduire en Corſe, à ce qu'il diſoit. Ce vaiſſeau, richement chargé par deux Négociants d'Amſterdam, étoit aux ordres du Baron, qui le conduiſit à Naples. Il fut encore arrêté là, par le Conſul Hollandois, qui fit vendre la cargaiſon du vaiſſeau, pour le compte des deux Marchands. Le Baron s'échappa des priſons de Naples, & à la faveur d'un déguiſement il revint en Angleterre pour la troiſieme fois. Il y fut mis en priſon pour ſes dettes, & il y eſt mort le 11 Décembre 1756. Il eſt inhumé dans le Cimetiere de Sainte Anne de la Ville de Weſt-

fûmes quittes pour la peur, ainſi que toute l'Angleterre.

---

minſter. On lit ſur ſa tombe cette inſcription laconique, qui a tout l'air d'une ironie à l'Angloiſe : *Ici repoſe Théodore, Roi de Corſe.* Il paroît que ſon but n'étoit que de ſe faire aſſez de réputation pour gagner la confiance de ces bons Hollandois, qui ſur l'appas du gain freterent le vaiſſeau, dont il auroit fait un argent conſidérable à Naples, ſi le Conſul ne l'eût pas fait arrêter : car à la hauteur de l'Iſle de Corſe il abandonna l'Amiral *l'Inſlagen*, qui l'eſcortoit par amitié. Tous ces détails m'ont été confiés par M. le Chevalier de Jaucourt, qui paſſa huit jours avec le Baron au Bevernik, chez M. *Ledieu*.

Nous reſtâmes encore un mois à Londres pour finir mes affaires, & pour marquer ma reconnoiſſance à mes Protecteurs, dont j'avois tant éprouvé la généroſité naturelle. J'avois beaucoup de peine à m'en ſéparer, & ce fut avec les plus vifs regrets que je quittai, nommément M. le Duc de Grafton & M. Garrick, dont le premier m'avoit gratifié de cent louis, & le ſecond d'un bénéfice ſur ſon Théâtre à mon profit.

Nous arrivâmes à Paris, vers la fin d'Octobre 1751. Je fis agir ſi chaudement mes protections & mes amis auprès

de Madame la Marquiſe de P**, & de M. de B**, que le 20 Décembre ſuivant j'eus l'agrément du Roi pour le rétabliſſement de l'Opéra-Comique. Le 25 du même mois, je paſſai un bail pour ſix années avec le Bureau de la Ville, à 12000 liv. pour chacune des trois premieres années, & à 15000 liv. pour chacune des trois dernieres. J'étois alors ſans argent, ſans Auteurs, ſans Acteurs, ſans Théâtre ; & je n'avois que cinq ſemaines pour diſpoſer l'ouverture de mon Spectacle, fixée au 3 Février ſuivant. Au moyen de 12000 liv. que deux amis me prête-

rent, je fis venir, à grands frais, de la Province, pluſieurs Sujets de l'ancien Opéra-Comique. Le Théâtre du Fauxbourg S. Germain étoit ſous le ſcellé depuis 18 ans, & dans la poſſeſſion des Créanciers de feu Ponteau. Je le tirai des mains de la Juſtice, je le fis réparer, & j'en fis l'ouverture, le 3 Février 1752, par un petit Prologue qui rouloit ſur le rétabliſſement de ce Spectacle. J'avois fait la découverte de feu M. Vadé, dont le hazard m'avoit procuré la connoiſſance. Le jugement que je portai d'abord ſur le tour de ſon génie, & ſur ſa gaieté, m'en-

hardit à lui faire des offres honnêtes qui le déterminerent à me conſacrer ſes talens.

Sept jours après l'ouverture de mon Spectacle, le 10 Février, il vint un ordre du Roi, à l'occaſion de la mort de Madame Henriette, qui fit fermer mon Théâtre juſqu'au 23 ſuivant. Cet événement, joint au peu de durée de la Foire, qui cette année fut très-courte, & à toute la ſuite de mes malheurs, ne me donna que plus de courage pour me tirer de l'embarras où je me trouvois.

Je découvris, au Magaſin de l'Opéra & ailleurs, quinze à ſeize enfans, garçons & fil-

les, qui danſerent le reſte de la Foire dans un Ballet qui eût le plus grand ſuccès. Il avoit pour titre : *l'Attelier de Pigmalion*, ou *les petits Sculpteurs*. Les graces de la jeuneſſe, des décorations, des habillemens, également bien entendus, & la préciſion d'un jeune homme qui repréſentoit Pigmalion, contribuerent beaucoup au mérite de ce Ballet. M. Vadé, dans cette Foire, fit & donna, pour ſon coup d'eſſai, *la Fileuſe*, Parodie de l'Opéra d'*Omphale*, que l'on donnoit alors à l'Opéra; ces deux nouveautés enſemble mirent de niveau la dépenſe & la recette.

Après ce début, il étoit queſtion de m'établir à la Foire S. Laurent, & d'y faire conſtruire un Théâtre, car l'ancien étoit démoli. Six perſonnes qui me vouloient du bien me prêterent généreuſement, & ſans aucun intérêt, mille louis d'or pour m'aider dans la conſtruction de la Salle que je voulois faire bâtir. Je m'adreſſai pour cet effet à M. Arnoult, Machiniſte-Ingénieur du Roi. Je lui fis part de mes idées ſur la forme, ſur les embelliſſemens, & ſur les commodités que je croyois néceſſaires dans cette nouvelle Salle. Il ſe chargea de l'exécution, & ſes ta-

lens, ſes ſoins, furent bien ſecondés par l'intelligence de M. de Leuze qu'il avoit choiſi pour travailler ſous ſes ordres. Feu M. Boucher, premier Peintre du Roi, ſe fit un plaiſir de compoſer les deſſins du plafond, des décorations, des ornemens même, & de préſider à toutes les parties de la peinture qui fut employée dans cette Salle. Le Théâtre, pour lequel il n'y eut ni deſſin ni plan d'arrêté, fut conſtruit dans trente-ſept jours. L'agréable effet qu'il produiſit ſur le Public, à l'appui d'une nouveauté de M. Vadé, & de quelques pieces anciennes

qu'on avoit rajeunies, fit monterma recette à 133000 liv. pendant trois mois que dura cette Foire.

Ce même Théâtre, qui a ſervi en partie de modéle à ceux qu'on a bâtis depuis à Paris, & dans les Provinces, a été acheté pour le Roi, démoli & placé à l'Hôtel des Menus pour les répétitions particulieres des Spectacles de la Cour.

En 1753, je m'occupai de la Foire S. Germain, & je fis de nouvelles acquiſitions en Acteurs & en Actrices. M. Vadé donna le *Suffiſant*, qui eut le plus grand ſuccès, & où le

Sieur le Moine ſe diſtingua dans le premier rôle. A la Foire S. Laurent ſuivante, le 30 Juillet, on exécuta, pour la premiere fois, l'Intermede des *Trocqueurs*, premier ouvrage en muſique de ce genre, qui ait été fait & joué en France.

Quelques années auparavant on avoit permis à une Troupe de Bouffons Italiens de jouer ſur le Théâtre de l'Opéra des Intermedes de *Pergoléze*, & autres Compoſiteurs d'Italie. C'eſt à ces deux époques différentes qu'il faut rapporter le goût d'une partie de la Nation pour ces nouveaux Spectacles en muſique. On ſçait combien de

partiſans leur fit, principalement à Paris, le fameux Intermede de la *Serva-Padrona* : ouvrage immortel d'un homme plein de génie, de naturel, & de feu. Ce chef-d'œuvre, preſque unique en Italie, parut avoir enthouſiaſmé, pour ce genre, les Connoiſſeurs, les gens ſenſibles, & une foule d'autres qui, fort éloignés d'être rien d'approchant, ſuivoient par air l'impulſion des premiers. De là on imagina que toutes les productions Italiennes étoient de la même force ; & dans cette idée on ſe hâta de prononcer que les Italiens ſeuls pouvoient avoir un Spectacle

tacle en muſique. Telle fut l'origine de cette guerre lyrique appellée *la Guerre des Bouffons.* Les Défenſeurs des deux muſiques alleguérent, de part & d'autre, en faveur de leur parti, les raiſons les plus plauſibles ; mais on diſputoit ſans être convenu d'aucuns principes, on ne s'entendoit pas. Les Partiſans de la nouvelle Muſique encouragerent de jeunes Muſiciens à faire de petits Intermedes François dans le goût Italien. La Nation, facile à plier, ſe tourna tout-d'un-coup vers le nouveau genre, &, diſons-le, à la louange des Auteurs, tant des Drames que de

la Muſique : s'ils reſterent tous au-deſſous du badinage de Pergoléze, ils ſurpaſſerent, pour le naturel, la variété, la gaieté, le goût (malgré les difficultés de notre langue), preſque toutes les compoſitions du même genre des Italiens leurs rivaux. On peut en juger par le ſuccès de la plûpart des Pieces à Ariettes que l'on donne depuis dix ans ſur le Théâtre des Italiens.

L'Opéra, dont on paroît ſe dégouter depuis long-tems, a beaucoup perdu du côté des Auteurs & des Acteurs. A l'égard des différens Directeurs qui ont été ſucceſſivement

chargés de cette adminiſtration, ſans vouloir offenſer perſonne, je crois pouvoir avancer qu'il y en a eu peu juſqu'ici qui ayent eu l'intelligence, l'activité, le goût néceſſaires, pour la conduite d'un pareil Spectacle. En effet, dans ſon état actuel, on ne peut conſidérer l'Opéra que comme un eſquiſſe de la plus belle machine qu'on ait inventée pour ſervir aux amuſemens d'un peuple éclairé, poli, ſpirituel & ſenſible. Les reſſorts qui devroient donner de la vraiſemblance aux enchantemens de la ſcène, ſont bien éloignés de la perfection où

l'on pourroit les porter. C'eſt ici qu'un tableau des viſſicitudes que ce Spectacle a eſſuiés depuis 40 ans, ne ſeroit peut-être pas déplacé ; mais ce tableau (qui ſûrement eſt curieux) eſt réſervé pour un Mémoire que je compte inceſſamment mettre au jour. Je crois y avoir bien démontré la poſſibilité & les moyens, non-ſeulement de le rétablir dans le plus grand éclat, mais même de le perfectionner & de l'entretenir, ſans d'autres ſecours que ceux de ſa recette, & des établiſſemens qui en dépendent.

Je reviens aux *Trocqueurs*.

Après le départ des Bouffons, ſur le jugement impartial que des gens d'un goût ſûr avoient porté de leurs pieces, je conçus le projet d'en faire faire, à peu près dans le même goût, par un Muſicien de notre Nation. M. d'Auvergne me parut le Compoſiteur le plus capable d'ouvrir, avec ſuccès, cette carriere ; je lui en fis faire la propoſition, & il l'accepta. Je l'aſſociai avec M. Vadé, & je leur indiquai ſimplement un Sujet de la Fontaine. Le plan & la piece furent faits dans l'eſpace de quinze jours. Il falloit prévenir la cabale des Bouffons : les Fanatiques de la

Muſique Italienne, toujours perſuadés que les François n'avoient point de Muſique, n'auroient pas manqué de faire échouer mon projet. De concert avec les deux Auteurs, nous gardâmes le plus profond ſecret. Enſuite, pour donner le change aux ennemis que je me préparois, je répandis dans le monde, & je fis répandre, que j'avois envoyé des paroles à Vienne à un Muſicien Italien qui ſçavoit le François, & qui avoit la plus grande envie d'eſſayer ſes talens ſur cette langue. Cette fauſſe nouvelle courut toute la Ville, & il n'étoit plus queſtion que de

faire faire une répétition de la piece. Feu M. de Curis, que j'avois mis dans la confidence, voulut bien me ſeconder : la répétition fut faite chez lui par les principaux Symphoniſtes de l'Orcheſtre de l'Opéra, & par quatre Sujets chantant du premier mérite, qui voulurent bien ſe charger des rôles. Dans cette répétition, où il y avoit peu de monde, & preſque tous amateurs de la Muſique Françoiſe, les avis furent partagés ſur le ſort de cette piece ; ce qui me détermina à en faire une ſeconde répétition. Elle ſe fit ſur un petit Théâtre que j'avois chez moi, par les Ac-

teurs de mon Spectacle, en préſence de pluſieurs Artiſtes célébres *, qui pour la plûpart avoient voyagé en Italie ; ils m'aſſurerent tous que la piece auroit le plus grand ſuccès. Elle fut donc repréſentée, &, quoique jouée & chantée par des Acteurs qui ne ſçavoient pas la Muſique, elle fut généralement applaudie.

Les Bouffonniſtes, perſuadés que cette Muſique avoit été faite à Vienne par un Italien, vinrent me complimenter ſur

* Je penſe que les Artiſtes en général, jugent mieux & doivent mieux juger des choſes de goût & de ſentiment, que la plûpart des autres hommes.

l'acquiſition

l'acquiſition que j'avois faite de ce bon Auteur, & ſe confirmerent encore la grande ſupériorité de la Muſique Italienne ſur la notre. Auſſi charmé de leur bonne foi, que de l'heureuſe tromperie que je venois de leur faire, je leur préſentai M. d'Auvergne, comme le véritable Orphée de Vienne.

Juſques-là j'avois lieu d'être content d'une idée qui m'avoit ſi bien réuſſi ; mais je fis des réflexions ſur le tort que cette Muſique pouvoit faire aux pieces en Vaudevilles. Je ne tardai pas à en faire la triſte expérience, en remettant les *Nimphes de Diane*, l'un des meil-

leurs Opéra - Comiques de M. Favart. Je le fis repréſenter à la ſuite des *Trocqueurs*. Ce joli Drame, qui avoit eû dans ſa nouveauté le plus grand ſuccès, parut froid, & n'eut que très-peu de repréſentations.

J'eus, à la Foire S. Germain 1754, pluſieurs nouveautés de différents genres. Celle de S. Laurent de la même année fut brillante par deux Ballets de la compoſition du Sieur Noverre, qui ſont les *Fêtes Chinoiſes* & *la Fontaine de Jouvence*. Le premier, Ballet nationnal, étonna par ſa ſingularité, & ſa magnificence at-

tira le plus grand concours. Les décorations étoient toutes de l'invention & du deſſin de feu M. *Boucher*, premier Peintre du Roi. Elles furent peintes par Mèſſieurs Guillier, Moulin & de Leuſe. Les habits avoient été deſſinés & dirigés par M. *Bocquet*, dont les talens dans cette partie ſont connus. Ce Ballet fut vû de tout Paris. Je ne m'arrêterai pas aux autres compoſitions du même Auteur; *les Réjouiſſances Flamandes*, &c. n'eurent pas moins de ſuccès.

La Foire S. Germain, 1755, fut ſoutenue par une nouveauté de M. Vadé, intitulée, *Jerôme*

& Fanchonnéte, ou *Anacréon à la Grénouilliere*, Paſtorale poiſſarde. Cette petite piece, du plus bas genre, mais naïve & gaie, fut jouée avec tant de naturel & de vérité, qu'elle eut de ſuite 32 repréſentations.

La Foire S. Laurent de la même année n'eut de remarquable qu'une piece en Vaudevilles, intitulée : *Cithére aſſiégée*, & faite en ſociété par Meſſieurs Fagan & Favart. Les talens de M. Noverre brillerent encore ici dans des Ballets héroïques, par des évolutions militaires, des attaques & priſes de Villés, &c.

Les Foires de S. Germain &

de S. Laurent 1756, eurent deux nouveautés de M. Vadé, qui fixerent leur ſort : les *Racoleurs* & *Nicaiſe*. La premiere étoit proprement un grand tableau de Teniere mis en action ; l'autre étoit une expreſſion animée du Conte de la Fontaine.

M. Vadé a été le créateur du genre Poiſſard, que des Critiques trop délicats ont paru mépriſer ; mais qu'il a fait rire malgré eux, que tout le monde s'eſt empreſſé de voir, & qui avoit au moins le mérite d'être neuf, d'être original comme l'Auteur. L'humeur ſourcilleuſe, & la dignité, la gravité même, ne pouvoient tenir

contre la gaieté de *Jerôme & de Fanchonnête*, contre l'ingénieux naturel de *Sans Regret*, & l'inimitable naïveté de *Nicaiſe*. Tous les Spectateurs rioient à ces tableaux, parce que tout ce qui eſt vrai ou dans la nature a droit de nous plaire, & que tout ce qui eſt plaiſant en ſoi nous fait rire. Perſonne, avant ni après Vadé, n'a ſi bien ſaiſi ces deux points. On pourroit même ajouter que le Vaudeville, cet enfant de la franchiſe & de la gaieté nationnale, eſt mort avec ce Poëte naïf, de la même épidémie qui mine toujours la grande Muſique françoiſe, &c.

Dans la dernière de ces deux Foires, il y eut encore deux pieces qui attirerent beaucoup de monde, le *Diable à quatre*, & le *Mariage par eſcalade*. La premiere étoit la traduction d'une petite piéce que j'avois vu jouer à Londres, au Théâtre de M. Garrich, ſous le titre de *Devil to pay*, ou *la double Métamorphoſe*. C'eſt par là que M. Sedaine commença à faire connoître ſes talens pour le Théâtre. Il fit la Proſe & les Vers de cette piece, à l'exception de quelques Ariettes qui furent parodiées par M. *Baurans**.

* Auteur des paroles Françoiſes de la *Servante Maîtreſſe*.

La ſeconde étoit un petit Drame comique de M. *Favart*, fait à l'occaſion de la priſe du Port Mahon. Il étoit terminé par des couplets, ſur cet heureux évenement, de la compoſition de M. *Piron*.

Peu de tems après la clôture de la Foire, un de mes amis, Muſicien & homme de goût, qui étoit attaché à la Cour de Don Philippe à Parme, m'écrivit de lui envoyer des paroles Françoiſes pour M. Duni, habile Muſicien attaché à la même Cour, qui avoit la plus grande envie de faire un Intermede pour mon Théâtre. Je lui fis mes obſervations ſur

les difficultés qu'un Compoſiteur Italien auroit à vaincre dans la proſodie de notre langue, & j'ajoutois que M. Duni ne connoiſſant, ni le goût de la Nation, ni la qualité de mes Acteurs, il riſquoit de travailler infructueuſement. M. Duni, dans le même tems, obtint de ſon Prince la permiſſion de venir à Paris. Il y fit le *Peintre amoureux de ſon modele.* Cette piece, qui fut jouée pendant une partie de la Foire S. Laurent 1757, & qui eſt reſtée au Théâtre, acheva de fixer le goût des François pour cette Muſique.

La mort de M. Vadé, ar-

rivée dans ces circonſtances, fut pour moi une perte irréparable, qui, jointe à ma mauvaiſe ſanté, m'obligea de quitter ma direction. Je la cédai au Sieur Corby & Compagnie, avec mon Théâtre, mon Magazin, les décorations, les habits, &c. &c. & un privilége de trois années, moyennant 83000 liv.

Comme je n'avois eu que par tolerance du Bureau de la Ville la permiſſion de faire repréſenter *les Trocqueurs & le Peintre amoureux de ſon modele*, le Sieur Corby, moyennant une ſomme de 6000 liv. & la grande protection dont

il jouiſſoit, fit comprendre dans ſon nouveau privilége, le droit de faire repréſenter ſur ſon Théâtre, telles pieces de Muſique, de ce genre, qu'il jugeroit à propos. Il en uſa avec avantage aux Foires de S. Germain & de S. Laurent 1758. Deux ans après, par la même protection, il fit paſſer ce Spectacle aux Comédiens Italiens moyennant 40000 liv. de rembourſement & une penſion viagere de 8000 liv. dont 4000 reverſibles, après ſa mort, ſur la tête de ſa femme. Les 83000 liv. que j'avois reçus furent employés, moitié à payer les dettes provenant de

grandes dépenſes que j'avois été obligé de faire dans le cours de mon entrepriſe ; je plaçai le reſte en rente viagere ſur le Roi & ſur la Comédie Italienne, & je ne m'occupai plus alors que du ſoin de ma ſanté, qui fut long-tems chancelante & même en danger.

Délivré de pluſieurs maladies que j'avois eues ſucceſſivement, & toujours poſſédé de la manie des Spectacles, je me rappellai un projet que j'avois ébauché, ſous le nom de *Bal champêtre*, dans un Mémoire ſur l'Opéra que j'eus l'honneur de préſenter, en 1745, à feu M. le Comte

d'Argenſon. En 1760, je communiquai de nouveau ce projet à M. Louis, Architecte du Roi de Pologne; & nous fîmes alors un nouveau plan ſous le nom de *Vaux-hall*, dont nous marquâmes l'emplacement au Bois de Boulogne, près de la Croix de Mortemart. Les deſſins en furent vus & approuvés, dans le tems, par les gens de l'art : &, à l'appui d'une Compagnie qui fourniſſoit des fonds pour cette entrepriſe, j'en fis ſolliciter la conceſſion. Elle fut refuſée par des raiſons qu'il ne m'appartient pas d'approfondir. Ce projet n'ayant pas eu lieu, je l'ai fait graver

en quatre Planches qui contiennent une vue du bois de Boulogne, & le Plan détaillé du Vaux-hall, avec la coupe & l'élévation de l'édifice.

N'ayant pû obtenir la permiſſion d'établir mon Spectacle champêtre, que j'avois beaucoup moins vû du côté de l'intérêt que du côté de l'agrément & d'une occupation fort attrayante pour moi, je repris un Ouvrage que j'avois commencé il y a près de 30 ans. C'étoit de raſſembler, au plus dans trois Volumes *in*-8°, l'élite des Chanſons Françoiſes, depuis le commencement de notre Poëſie juſqu'à nos jours.

Un goût marqué pour la Chanſon, & né, pour ainſi dire, avec moi, m'avoit porté à faire, en ce genre, de continuelles recherches.

Je n'ai jamais eu la préſomption de laiſſer croire au Public que le choix de ces trois Volumes fut uniquement mon ouvrage. Des gens de lettres connus, & des gens du monde, dont pluſieurs ſe ſont acquis de la réputation dans ce genre, ont bien voulu m'aider dans mon travail pour le choix & les corrections. Au moyen de ces différents ſecours, & par la perfection où l'on a porté la Typographie dans cet Ou-

vrage, je crois pouvoir assurer qu'il fait un des plus beaux Livres & des plus soignés qui soient sortis de nos Presses. Cette Collection qui, sous le titre d'*Anthologie Françoise*, qu'elle justifie bien, est considérée des gens de goût comme le plus agréable monument de la gaieté nationale & de notre Poësie chantante, a eu tout le succès que j'en pouvois espérer. Mon objet étant donc rempli de ce côté là, & d'ailleurs ayant renoncé à toute espece d'entreprises, je projettai un voyage à Londres, uniquement pour mon plaisir. Pendant trois mois que j'y restai, je fis toutes

mes

mes obſervations ſur les Spectacles & les amuſemens de cette grande Ville ; & peut-être ne ſeront-elles pas déplacées à la ſuite de ces Mémoires.

Londres, plus grand & plus peuplé que Paris, doit produire un concours plus nombreux aux Spectacles, quoiqu'on y ſoit dans l'uſage de fermer, pendant l'Eté, les deux *grands Théâtres de Comédie* *, parce qu'alors toute la Nobleſſe &

* *Drury - Lane & Convent - Garden.* M. *Garrick*, ſi célébre par ſes talens ſon goût, ſon intelligence, &c. dirige le premier.

M. *Colman*, Auteur de pluſieurs pieces de Théâtre, conduit le ſecond.

les gens aiſés ſont retirés à la Campagne.

L'Opéra a preſque toujours été gouverné par de grands Seigneurs qui s'y ſont ruinés. Le peu de connoiſſance qu'ils ont ordinairement des différentes parties que doit embraſſer une direction de ce genre, leurs foibleſſes pour les femmes de Spectacle, ainſi que pour les Complaiſans, pour les Ignorans de toute eſpece, & les gens intéreſſés à les tromper, qui s'emparent d'eux à Londres, comme ailleurs, font qu'ils n'ont ſouvent guere moins nui au progrès des talens qu'ils devoient procurer, qu'à leur propre fortune.

Pendant l'Hiver, il y a des Bals & des Concerts, & ces derniers ſe font par ſouſcription. Tout nouvellement une Compagnie de gens riches a fait conſtruire, dans un des plus beaux quartiers de Londres, une eſpece de *Pantheon* pour donner, pendant trois mois de l'Hiver, des Concerts & des Bals. Ce Pantheon eſt diviſé en trois parties : ſçavoir, un grand Salon oval en colonnade au rez de chauſſée *, une Galerie au premier étage **

* Précédé de beaux Périſtyles & Veſtibules.

** Attenant cette Galerie il y a deux grandes Pieces magnifiquement ornées, l'une pour le jeu, & l'autre pour danſer les danſes Françoiſes.

qui répéte la colonnade du grand Salon, & pluſieurs Salles avec des buffets pratiqués dans les ſouterrains pour la diſtribution des rafraîchiſſemens.

Pour donner une legere idée de la beauté de cet Edifice, toutes les Colonnes, & la plus grande partie de l'intérieur, ſont en ſtuc imitant les plus beaux marbres d'Italie; les Statues, les Peintures, & les Ornemens de tout genre n'y ſont pas épargnés.

Le Plan de la Souſcription pour l'entrée du Pantheon a été d'abord envoyé aux *Pairesſes*, c'eſt-à-dire, aux femme

des Pairs de la Grande-Brétagne, pour leur déférer le choix des Souſcripteurs.

La Souſcription eſt de ſix louis par mois ; elle donne douze billets d'entrée pour une perſonne ſeulement.

Le Pantheon s'ouvre à ſept heures du ſoir, trois fois la ſemaine, le Lundi, le Mercredi & le Samedi. Tous les jeux de hazard en uſage parmi les Anglois, y ſont permis. Il y a un Maître de cérémonies, avec des appointemens, pour entretenir l'ordre & la décence.

Pendant l'Eté, les Jardins publics ſont ouverts *. On a

* *Renelagh*, *Vaux-hall* & *Mariborne*. On s'ennuie dans le premier, avec de la

de plus le *Sadlers-Wells* *, & un autre Théâtre au centre de la Ville, autorisé par le Roi : ce dernier mérite un article à part.

M. *Foot*, Directeur de ce Théâtre, né avec de l'esprit, de la fortune, & une gaieté rare parmi les Anglois, fait & joue lui-même ses pieces. Il a le talent singulier de rendre très-naturellement les défauts,

---

mauvaise musique, du thé & du beure. Dans le second, on s'enrhume ; dans le dernier on s'enivre & on s'endort.

* Théâtre de Pantomimes, Sauteurs & Danseurs de cordes, placé à l'une des extrémités de la Ville, où l'on entre pour un prix fixé. Le billet porte qu'on donnera, avec l'entrée du Spectacle, une demi-bouteille de vin de Portugal.

les vices, les caracteres, le ſon même de la voix, & les geſtes de ceux qu'il veut ridiculiſer. Il a joué ſur ſon Théâtre pluſieurs grands perſonnages de la Nation, & c'eſt de là qu'on l'a nommé l'*Ariſtophane Anglois*. Ses recherches ſur tous les originaux qui peuvent lui être de quelqu'uſage, ont produit des avantures tout-à-fait plaiſantes, & en ſi grand nombre, qu'elles feroient la matiere d'un gros livre. Je n'en rapporterai qu'une ſeule qui m'a été racontée par un Anglois.

Un de ſes amis lui dit un jour qu'il y avoit dans la Cité un Apothicaire fort riche, mais

tout contrefait, & rempli de tics, dont il pouvoit tirer un grand parti pour ſon Théâtre. Foot profita de l'avis & ſe rendit chez l'Apothicaire, dont il étoit vraiſemblablement connu tout-au-plus de réputation, ſous prétexte de faire emplette de différentes drogues. Il eût tout le tems d'examiner ſon homme; & cette entrevue lui ſuffit pour le ſçavoir par cœur. L'Apothicaire, qui par politeſſe reconduiſit Foot juſque dans la rue, dit à un voiſin qui étoit ſur ſa porte: » VOUS voyez cet homme qui » ſort de chez moi? Il eſt tout-» à-fait ſingulier. Je ne ſçai pas

« ce

» ce qu'il a dans la tête ; mais » certainement il me recon- » noîtra bien. Car tout le tems » qu'il a reſté dans ma bou- » tique, il n'a ceſſé de me re- » garder, & de me faire des » queſtions ». Le voiſin lui repliqua : » EST-CE que vous ne » connoiſſez pas Foot » ? L'Apothicaire ſurpris, qui craignoit de ſe voir jouer, courut après lui & le pria avec inſtance de revenir à ſa maiſon, attendu qu'il avoit une choſe importante à lui communiquer. Auſſi-tôt qu'il l'eut ramené, il ſe jetta à ſes genoux, en lui diſant : » Je ſçai qui vous êtes, » & par la démarche que vous

» venez de faire chez moi, » j'ai tout lieu de croire que » votre deſſein eſt de m'expo- » ſer ſur votre Théâtre. Si vous » le faites, je ſuis le plus mal- » heureux des hommes, & » vous me ferez manquer le » mariage de ma fille avec un » Membre du Parlement qui » doit inceſſamment l'épou- » ſer ». Il ajouta, qu'il pouvoit lui impoſer telle ſomme qu'il jugeroit à propos, pour n'être point joué. Foot, après avoir rêvé un inſtant, lui répondit, du plus grand ſang froid, & avec la commiſération la plus marquée : » Monſieur, votre » ſituation me touche ; elle

» m'intéreſſe même & m'em-
» barraſſe encore plus. Je ne
» vous cacherai pas que vous
» êtes le principal ſujet de la
» piece avec laquelle je compte
» faire, dans huit jours, l'ou-
» verture de mon Spectacle.
» J'ai fait pour cela une dé-
» penſe extraordinaire en dé-
» corations, en habits, &c.
» On n'abandonne pas aiſé-
» ment une piece qui com-
» porte un caractere auſſi ri-
» che, auſſi plaiſant, auſſi
» connu qu'eſt le votre ».
Quelques offres & quelques ſupplications que put faire le pauvre homme à Foot, la piece fut jouée & eut le plus grand ſuccès.

Pour terminer, ſans prévention, ſur les Spectacles de ces deux Villes rivales, Londres & Paris: ceux de Londres ſont certainement bien inférieurs aux notres, par les pieces & par les Acteurs. * La Comédie Françoiſe & la Comédie Italienne, dans deux genres très-différens, peuvent être conſidérées comme les meilleurs & les plus agréables Spectacles de l'Europe.

L'Opéra François, avec ſes défauts, doit encore avoir la

* J'excepte toujours M. *Garrick*, qui, par la ſupériorité des talens & l'inépuiſable variété dont le fond eſt dans ſon génie, eſt hors de comparaiſon.

préférence ſur l'Opéra Italien, ſoit par le mérite de la danſe, des chœurs, des décorations, du brillant & du goût des habillemens, ſoit par le jeu même des Acteurs. On peut en juger par l'Opéra de *Caſtor & Pollux*, que l'on repréſente actuellement.

Les Opéras Italiens conſiſtent dans une ou deux belles Scènes au plus, & dans trois ou quatre Ariettes, chantées ſans doute avec beaucoup d'art. Les Acteurs ſçavent tous la muſique; ils ont la voix preſque toujours juſte, & ſouvent très-belle; mais en général ils ſont ſans action, ſans graces &

ſans nobleſſe. Le jugement que j'oſe porter ici ſur l'Opéra Italien, m'a été confirmé par ceux que j'ai vû repréſenter à Londres, & par des Amateurs qui ont vû tous les Théâtres d'Italie.

Les premieres places à l'Opéra de Londres ſe paient 12 livres, & 6 livres aux Comédies; le reſte à proportion. Quand on entre après le troiſieme Acte aux Comédies, on ne paie que la moitié du prix. Les Spectacles commencent à ſix heures du ſoir & finiſſent ſouvent à onze.

Par un uſage pratiqué de tout tems en Angleterre, les

Demoiſelles entretenues ſont exclues des premieres Loges. C'eſt un défaut de politeſſe que les notres ont a reprocher à leurs mœurs, & dans lequel, on ne voit que trop, que nous ſommes bien éloignés de tomber.

Les Spectacles de Londres ne ſont point aſſujetis au quart des pauvres comme ceux de Paris; mais ils donnent volontairement, & ſouvent, des repréſentations au profit des vieux Comédiens & des gens dans l'infortune.

Quant au produit des Spectacles Anglois, par les notes que j'ai eû ſoin de me procu-

rer ſur cet article, je crois pouvoir aſſurer que la recette des Théâtres de Londres peut aller, en général, à trois millions, chaque année; & celle des Spectacles de Paris, à deux millions ſix cens mille livres, y compris les Foires & les Boulevards.

FIXÉ depuis ce tems à Paris, ſans emploi, mais ſans embarras & ſans dettes, j'y vis content de ce qui m'eſt reſté du fruit incertain de mes longs travaux, & à l'abri des vents orageux qui balottent le tourbillon d'où je ſuis ſorti. C'eſt pour me ſecouer un peu dans

le loiſir que cette ſituation me laiſſe, que, preſſé d'une part par mon activité naturelle, de l'autre, encouragé par quelques amis, j'ai repaſſé rapidement tous les évenemens de ma vie, & que j'ai raſſemblé ces Mémoires. Je n'ai pas la vanité de croire qu'ils ſoient d'ailleurs fort intéreſſants; mais ils ont fait rire les perſonnes à qui je les ai communiqués, & j'en ai quelquefois ſouri moi-même. J'ai cru qu'ils pourroient produire une partie de cet effet ſur bien d'autres. On verra que j'ai eu la plus grande attention à ne rien laiſſer échapper qui pût bleſſer qui que

ce ſoit. Si la critique ou la ſatyre, dont je ne me flatte pas d'être exempt, n'épargne point cette bagatelle, il faudra bien m'en conſoler. J'aurai toujours rempli mon but, pour peu que je trouve de Lecteurs aſſez indulgens, pour me tenir compte de l'intention que j'ai eue de les amuſer quelques momens.

LES

MYSTIFICATIONS

*DU SIEUR P***.*

QUELQUE-TEMS avant la grande révolution que l'esprit philosophique a faite dans nos mœurs, c'est-à-dire, il y a quinze à vingt ans : lorsqu'il étoit encore reçu de rire un peu dans les Sociétés, & même à la Comédie; lorsque les femmes, qui font semblant aujourd'hui de lire l'*Interprétation de*

la Nature, & pareils Livres ſcientifiques, liſoient de bien meilleure foi, *Tauzai & Néardané*, *le Sopha*, *Miſapouf*, & quelques autres Ouvrages de ce genre, qui ne s'attendoient gueres à être remplacés par l'*Encyclopédie*, il exiſtoit à Paris un petit homme qui faiſoit les délices d'une ſociété de Perſifleurs. Il étoit plus plaiſant que Ragotin *, non moins orgueilleux, auſſi mauvais Poëte; & par un contraſte bizarre, il allioit à la malice d'un ſinge l'im-

* Il eſt certain que ſi Scarron avoit eu un pareil perſonnage à mettre en œuvre dans ſon *Roman Comique*, il eût éclipſé Ragotin.

bécillité d'un oiſon ; mais peu de perſonnes avoient le ſecret de ſon caractere de folie original. Quiconque ne l'eût vu que dans ſes intervalles de raiſon, eût regardé ſes avantures comme incroyables ; cependant elles ſont atteſtées par un ſi grand nombre de témoins, que la vérité doit faire paſſer ſur la vraiſemblance, parce que le merveilleux eſt moins dans les faits que dans le caractere ſingulier du perſonnage. En effet, il ſembloit que la nature eût pris plaiſir à raſſembler en lui ſes caprices les plus étranges. Il lui échappoit ſouvent des ſaillies aſſez heu-

reuſes, pour qu'on fut tenté de lui ſuppoſer de l'eſprit; mais d'un autre côté, c'étoit une abſence totale de ſens commun, une ignorance qui tenoit du prodige, & des prétentions plus étonnantes encore, parce qu'elles s'étendoient à tout. Depuis ſon enfance, il n'avoit lu que les Romans nouveaux & les Vers du Mercure dont il s'aidoit merveilleuſement pour compoſer ce qu'il appelloit ſes poëſies. On conçoit que de pareilles lectures n'avoient pas peu contribué à ſa profonde ignorance. Les uſages de la vie, le cours ordinaire des choſes, les bienſéances du

monde, tout lui étoit étranger, hors le ſecret de coudre de mauvaiſes rimes à de la proſe. Joignez à toutes ces belles qualités une fatuité ſans exemple, une poltronnerie qui ne peut ſe comparer à rien; enfin, une figure qui naturellement inſpiroit d'abord l'envie de rire à quiconque le voyoit pour la premiere fois : vous aurez une idée aſſez juſte de cet étrange petit homme. Il ſe croyoit auſſi très-plaiſant, & il faut convenir qu'à bien des égards ce n'étoit pas la plus mal fondée de ſes prétentions. Il avoit dans le ſon de la voix l'inflexion emphatique d'un

mauvais Comédien de Province ; on voyoit dans toute ſa démarche l'arrogance d'un Nain qui croit grandir à proportion qu'il tient la tête haute, qu'il éleve en même-tems ſes ſourcils, & qu'il ſe hauſſe ſur ſes pieds. Quoique les ſiens, petits, courts, & ronds, ne paruſſent pas avoir été faits pour ſervir de baſe à un corps humain, il ſe piquoit de danſer avec grace; il eût même été difficile de lui faire avouer qu'il pût manquer de génie pour aucune ſorte de talens. L'extrême mobilité de ſes yeux, qui ſembloient s'élancer hors de leur orbite, annonçoit aſſez le déſordre

ordre de ſon petit cerveau, qui ſe manifeſtoit encore par une phyſionomie preſque toujours étonnée, ſans le moindre ſujet de ſurpriſe. Au reſte, il ne manquoit preſque jamais d'aller au-devant des piéges qu'on lui tendoit, & l'on ne pouvoit trop admirer la facilité avec laquelle il y retomboit ſans ceſſe. Avec ce caractere biſarre, où l'on ne s'eſt permis aucune charge, on imaginera ſans peine que le petit homme, dévoué de lui-même au ridicule, ne tarda pas de devenir le héros d'une foule de plaiſanteries. Le mérite le plus ſingulier de ſes aventures

étant d'être vraies, nous les avons jugées dignes de ſervir de ſupplément aux Aventures de *Ragotin*. L'utilité dont elles peuvent être, nous a fait ſurmonter le dégoût de raconter ce qui n'eſt pas toujours vraiſemblable. Elles nous ont parû très-propres à faire diverſion aux vapeurs maintenant communes aux deux ſexes ; car on ſçait que cette maladie devient de jour en jour plus épidémique, depuis que la Philoſophie s'eſt emparé des toilettes, & même de certains boudoirs, où l'on prétend qu'on ne fait plus que bailler.

CHAPITRE I.

*Comment le petit P*** manifeſta de bonne heure ſes inclinations futures & ſa vocation pour les ſifflets.*

LA famille du petit P***. l'ayant un jour mené au Théâtre des Marionnettes de *Bienfait*, le bambin conçut tout-à-coup, pour Polichinelle, une forte paſſion qui ſe convertit en une eſpece de fureur. Bientôt, jaloux des applaudiſſemens qu'il voit donner au perſonnage poſtiche, il en-

treprend de le ſupplanter, en débutant au même Théâtre. Ses parens ont la complaiſance de ſe prêter à cette fantaiſie ; on lui fait faire un habit de Polichinelle. La joie du petit P*** en l'eſſayant, ne peut guere ſe comparer qu'aux tranſports du bouillant Achille, lors qu'Ulyſſe lui préſenta des armes. Il débutte dans une nombreuſe aſſemblée d'enfants de ſon âge, attirés par la nouveauté du Spectacle ; il a le malheur d'être ſifflé. Le prodigieux courroux du petit homme ne s'exhale heureuſement que contre la Dame Gigogne, à laquelle ſeule il attribuoit ſa diſgrace.

CHAPITRE II.

*Comment P*** eſt mieux accueilli par les Comédiens François que par les Marionnettes.*

LA noble paſſion de P*** pour le genre dramatique, ainſi déclarée, ſe fortifia de jour en jour. Le grand ſuccès qu'il eût dans une Tragédie de Collége, où il fit le rôle de Nabuchodonoſor changé en bête, acheva de lui perſuader qu'il étoit né pour la ſcène. Il délibéra long-tems s'il ſe dévoueroit au genre tragique ſur les pas de

Corneille, à celui de la Comédie, pour être le rival de Moliere, ou bien à l'Opéra bouffon. Le genre de Moliere lui parut le plus facile. Il fit, au ſortir du Collége, une petite Comédie de caractere, en un acte en vers. Les Comédiens, par une diſtraction inconcevable, la reçurent ſans prendre garde que preſque tous les Vers en étoient pillés. La fatuité du petit Poëte augmenta beaucoup par l'accueil fait à ſa piece; mais elle fut portée à ſon comble, quand un Philoſophe, à qui il en avoit fait la lecture, lui dit, en lui impoſant les mains: » JEUNE hom-

» me, prend courage; allume
» ton génie au flambeau de la
» méditation : tu deviendras
» le Philoſophe des Poëtes &
» le Poëte des Philoſophes ».
Flatté de ce myſtique augure, le petit P*** commence à prendre un ton déciſif & tranchant dans les foyers de la Comédie. Il ne parle plus de Moliere qu'avec une ſorte de dédain. Cette fatuité le fait remarquer d'un homme qui entreprend de le corriger, en le myſtifiant.

CHAPITRE III.

*Comment le petit P*** fait, dans une aſſemblée choiſie, une lecture de ſa piece qui ne lui réuſſit pas, contre ſon attente.*

L'HOMME qui avoit réſolu d'humilier notre petit Poëte, l'aborde dans le foyer de la Comédie Françoiſe, en lui prodiguant les louanges les plus outrées, & lui témoigne un très-grand deſir d'entendre une lecture de ſa piece. P***, très-flatté, ſe rend à l'invitation d'autant plus volontiers, qu'on

qu'on lui annonce une ſociété nombreuſe & choiſie, dans laquelle il ne peut manquer d'avoir beaucoup d'admirateurs. On affecte, avant la lecture, de le combler de politeſſes & d'éloges, au point qu'il en devient preſque modeſte. Il lit enfin, avec le plus grand air de confiance ; & tous les viſages, comme montés de concert ſur le même Thermometre, paroiſſent mornes & glacés. Il n'apperçoit aucun ſigne de plaiſir ni même d'encouragement. La lecture finie, avec beaucoup d'embarras de la part du pauvre Poëte, qui mendie en vain dans les yeux des aſſiſtans quel-

ques ſuffrages, on fait ſervir le ſouper. Tant qu'il dure, on ne parle pas plus de l'ouvrage que ſi jamais il n'en eût été queſtion. La vanité du petit homme eſt à la torture, il ne peut plus y tenir. » EH QUOI ! » Meſſieurs, dit-il d'un ton tragique, » pas la moindre ob- » ſervation ? Pas même un con- » ſeil ? Ma piece vous a donc » paru bien déteſtable ». On lui répond, du ton de la commiſeration, qu'on croiroit mal payer ſa complaiſance, en lui diſant de triſtes vérités, auxquelles malheureuſement on ne pourroit mêler aucunes conſolations. On avoue cependant

qu'il y a un Vers qui a paru faire le plus grand plaiſir à tout le monde. Le petit homme veut ſçavoir au moins quel eſt ce Vers heureux ? On lui dit froidement, *C'eſt le dernier.*

CHAPITRE IV.

Comment la Piece ne fut pas auſſi bien accueillie du Public que des Comédiens.

LA premiere repréſentation de l'infortunée Comédie en fut la derniere. L'Auteur eut le malheur d'être ſifflé ; &, pour ſurcroit de diſgrace, il eut la mortification de diſtinguer ſon propre Pere parmi les ſiffleurs. La force de l'exemple, & la crainte de ſe ſingulariſer, avoient obligé le bon homme à ſuivre le torrent. Cet échec

inattendu mit le pauvre Poëte dans un étrange embarras. Il avoit compté ſur la recette de la Comédie, pour donner le lendemain un grand ſouper, auquel il avoit invité la ſociété de ſes Perſifleurs.

CHAPITRE V.

Expédient merveilleux que l'on ſuggere au Poëte ſifflé pour ſe tirer d'embarras. Nouveau déſaſtre dont il eſt ſuivi.

P***. s'aventura de confier ſon embarras au chef de la ſociété perſiflante. Celui-ci, déſeſpéré d'abord de ſe trouver ſans argent, & par conſéquent de ne pouvoir être d'aucun ſecours au petit homme, a l'air d'imaginer expédiens ſur expédiens pour lui en procurer. Enfin, il propoſe à P** d'aller

le lendemain ſe préſenter au Spectacle de *Servandoni*, pour y jouer ſous le maſque, & moyennant une honnête rétribution, le rôle de Cerbere dans *la Deſcente d'Enée aux Enfers*. Il ajoute, que n'étant pas connu de Servandoni, & devant d'ailleurs être bien ſûr du ſecret, lui P*** ne doit avoir aucune répugnance à ſe ſervir de cette reſſource; que c'eſt même une occaſion de développer tous ſes talens, & qu'il y a peut-être un genre à créer dans la Pantomime des Monſtres; en un mot, que s'il réuſſit, non-ſeulement il peut ſe flatter que Servandoni le

retiendra juſqu'à la clôture de ſon Spectacle, mais qu'il peut auſſi ſe faire de cet expédient paſſager une reſſource permanente, en jouant quelquefois, ſous le ſecret, même à l'Opéra, des Monſtres de diſtinction. P*** trouve l'imagination très-heureuſe ; il ſe propoſe même de s'amuſer beaucoup en jouant ce rôle, auquel je prétend bien, dit-il, donner une phiſionomie. Il ſe préſente, & il eſt arrêté à raiſon d'un écu par jour. Il fait d'abord des merveilles dans un rôle juſqu'alors unique ; mais entraîné par la paſſion, à force d'agiter ſes trois têtes, le maſque tombe, &

l'homme reſte. Il eſt reconnu, ſifflé, même hué. De plus, en ſortant, un des Spectateurs lui ſoutient qu'il a fait des contre-ſens dans ſon rôle, & qu'au lieu d'un bon Cerbere, on n'a vû qu'un mauvais Chien d'Hermite.

CHAPITRE VI.

*Comment P*** imagine de tourner ſes talens vers l'Opéra-Comique.*

Le petit homme, ſe promettant de prendre ſa revanche à mon Spectacle, fait un Opéra-Comique, en ſociété avec un Poëte à peu-près de ſa force, dont on venoit de ſiffler une Tragédie. Le mauvais ſuccès de leur Ouvrage eut les ſuites ordinaires. P*** prétendoit que tous les couplets ſifflés étoient du Poëte tragique; ce-

lui-ci soutenoit au contraire, que tout ce qu'il avoit mis dans la piece avoit été applaudi. Une Actrice présente à ce démêlé, prend le parti du Poëte tragique. P*** piqué se permoit, contre la chasteté de l'Actrice, quelques mauvaises épigrammes ; celle-ci lui répond par un vigoureux soufflet. Le petit homme furibond propose au Poëte, son associé, de se battre, persuadé qu'ayant la vue très-basse, il n'osera jamais accepter le défi. Dans cette confiance, à la sortie du Spectacle, P*** met, pour la premiere fois de sa vie, flamberge au vent. Le Poëte tragique est

obligé de prendre ſa lorgnette ; mais auſſi, ſans la quitter un moment pendant tout le combat, il applique à ſon adverſaire vingt coups de canne bien aſſenés. Le Balayeur du Préau de la Foire S. Germain, qui étoit préſent au combat, ſépara les Combattans à grands coups de balai, lorſqu'ils commençoient à faire des prodiges de valeur.

CHAPITRE VII.

*Comment le petit P*** fit un ſouper très-agréable d'abord, mais dont la digeſtion fut étrangement troublée, & de tout ce qui s'enſuivit.*

UN jour on le mena ſouper chez des *Filles* qu'on eût ſoin de lui annoncer comme des Demoiſelles du plus grand ton. L'une d'elles étoit, à ce qu'on lui dit, très-richement entretenue par un des principaux Officiers des Mouſquetaires noirs. La vive impreſſion de

la joie qu'eût le nouveau Ragotin de ſe trouver en ſi bonne compagnie, l'auroit rendu preſqu'aimable, ſi ſon ingrate nature n'eût repouſſé tout ce qui pouvoit l'adoucir; mais ſa vanité n'y perdit rien. Elle fut même gonflée à l'excès par les careſſes que lui faiſoient à l'envi toutes les Demoiſelles, qui ſçavoient d'avance leur rôlle. Elles s'extaſioient à tous les bons mots que le petit homme croyoit dire, & l'enivrerent completement de vin, de deſir & d'orgueil. On lui fit réciter pluſieurs pieces de Vers qui furent toutes fort applaudies, & rien n'étoit plus

plaisant à voir que les efforts d'esprit qu'il faisoit pour plaire à des filles qui, tout-au-plus, sçavoient lire. Le souper tiroit à la fin, lorsqu'on entend tout-à-coup un grand bruit à la porte de la rue. A la consternation simulée d'une des Demoiselles, le pauvre petit homme est saisi d'une frayeur très-réelle. Elle augmente sensiblement à l'apparition du redoutable Officier des Mousquetaires qui, se promenant à grand pas dans la salle où l'on mangeoit, lançoit sur toute la compagnie des regards jaloux & furieux. Un des Convives le pria de vouloir bien se mettre à table & de

prendre part à la gaieté générale, qu'il ne vouloit pas ſans doute troubler. La réponſe de l'Officier fut foudroyante pour P***, qui ne s'attendoit pas à ſe voir ſeul en butte à ſa mauvaiſe humeur. Il déclare en bégayant qu'il n'eſt pas dans l'uſage de ſe battre après ſouper, que d'ailleurs il eſt pénétré du plus profond reſpect pour Meſſieurs les Officiers des Mouſquetaires, & qui plus eſt, qu'il a droit.... de le reſpecter particulierement. Tout le ſérieux de l'Officier eut beaucoup de peine à ne pas échouer contre la terreur qu'il inſpiroit à ſon petit rival. Il ſort, en lui promettant

promettant bien de le retrouver, & en lui jetant un coup-d'œil terrible. On croit la plaisanterie terminée ; mais notre Ragotin poltron trouve moyen de la renouveller, lorsqu'il est question de descendre & de gagner la rue : » Messieurs, Messieurs, dit-il d'une voix tremblante, » si ce fier-» à-bras nous avoit tendu sur » l'escalier quelques pieges » ! On applaudit à sa prudence, & l'on feint de descendre avec les plus grandes précautions ; cependant le petit homme a grand soin de ne descendre que le dernier,

Il est à peine dans la rue,

qu'il eſt tout-à-coup environné d'épées nues, qui ſe croiſoient en tous ſens autour de ſa petite perſonne. Lui-même il avoit mis l'épée à la main, plutôt par un mouvement de terreur, que pour ſonger à ſe défendre. En effet, loin d'en faire aucun uſage, il attendoit, dans un ſtupide étonnement, la fin de cette tragédie. La nuit & la frayeur lui avoient tellement offuſqué les yeux, qu'il ne reconnoiſſoit plus aucun des Acteurs. Cependant les voiſins, qui n'étoient pas du ſecret de la plaiſanterie, commençoient à ſe mettre aux fenêtres, & pluſieurs effrayés ſans doute de

ce grand cliquetis d'épées nues, crioient *à la Garde.* Les ſuites du jeu pouvoient donc devenir ſérieuſes. Un des Acteurs frappé de cette réflexion, imagine de ſaiſir, d'un bras vigoureux, le tremblant P***, & l'entraîne loin du lieu de la ſcene. Là, le tirant encore à l'écart, avec beaucoup de myſtere, il lui dit du ton le plus propre à le perſuader : « MORBLEU, » mon ami, quel terrible coup » d'épée tu viens de porter! » l'Officier en a pour la vie. » Fuyons au plus vîte, il n'eſt » pas prudent de reſter la nuit » près d'un cadavre ». Qui le croiroit! notre petit ſpadaſſin

paſſant tout-à-coup de l'excès de la peur à l'audace la moins vraiſemblable, ſe perſuade la choſe au point de répondre : *Tu l'as donc vu? mon ami, tu l'as donc vu?* On l'emmene comme en triomphe, en ne lui parlant que de ſa bravoure, & de la terrible quarte ſous les armes qu'il a portée à ſon ennemi. De tems en tems néanmoins on lui rend un peu de frayeur, en feignant de craindre qu'il ne ſoit bleſſé. Un des convives le mene coucher chez lui; & le nouveau brave eſt à peine endormi, qu'on a ſoin de percer à grands coups d'épée ſes habits de part en

part. Le lendemain, dès qu'il s'éveille, on ne manque pas de lui rappeller l'effroyable aventure de la nuit. On lui dit que c'eſt un miracle qu'il ſoit échappé d'une action ſi chaude, ſans aucune bleſſure, & qu'infailliblement ſes habits doivent être criblés. Le petit homme s'empreſſe auſſi-tôt de les viſiter, & s'évanouit à la vue du danger qu'il a couru. Cependant il eſt queſtion de ſçavoir ce que l'on dit à Paris de la mort de l'Officier. On affecte les plus grandes inquiétudes; on ſort pour aller s'inſtruire, on revient avec les nouvelles les plus accablantes. On

commençoit à ſoupçonner l'auteur du meurtre, & bien des gens au Palais-Royal vouloient que ce fut un aſſaſſinat, attendu la force & la bravoure ſi reconnues du défunt. Le Guet à cheval & le Guet à pied marchoient, diſoit-on, nuit & jour, pour pouvoir s'aſſurer du Meurtrier. P***, plus mort que vif, imagine, pour ſe dérober aux pourſuites de la Juſtice, de ſe faire enfermer à S. Lazare. Il conjure un des Acteurs de vouloir bien le mener dans cette maiſon de pénitence, en ſe faiſant paſſer pour un de ſes parens. L'idée paroît d'abord ſi plaiſante,

qu'on le conduit en effet à S. Lazare. Il ſe jette aux pieds du Supérieur, & lui demande par pitié d'être renfermé dans ſa maiſon. Le prétendu parent joint ſes prieres aux ſiennes, diſant que quelques mois de correction pourront faire rentrer dans le bon chemin un jeune homme qui a eu le malheur de s'égarer, & que ſon ſeul repentir prouve bien qu'on ne doit jamais déſeſpérer d'un mauvais ſujet. Le Supérieur convient que la phiſionomie du coupable dépoſe évidemment contre lui, & qu'il ne paroît que trop digne des châtimens auxquelles il veut ſe

ſoumettre ; mais qu'on ne peut le recevoir à S. Lazare ſans un ordre du Miniſtere. P***, déſeſpéré, ſe détermine à ſortir de France, & ſe trouvant à côté de la Foire S. Laurent, il eſpere qu'étant un des Auteurs de Monnet, ce Directeur voudra bien lui prêter quelqu'argent pour faire ſon voyage. On le fortifie dans cette idée ; mais à peine il eſt entré dans la premiere cour de la Foire, qu'il eſt arrêté par un prétendu Exempt des Maréchaux de France, muni d'un ſignalement qu'il fait ſemblant de lire, & dont la ſeule vue du ſujet lui confirme l'exac-

titude,

titude. P*** fort effrayé demande, d'une voix défaillante, pourquoi on l'arrête? » Pour avoir assassiné de vingt-» deux coups d'épée, hier au » soir, dans la rue S. Honoré, » Monsieur ***, Officier des » Mousquetaires, lui répond l'Exempt, en lui mettant les menottes. » Et, grace au Ciel, » vous ferez pendu Mardi pro-» chain, à ce que j'espere ». C'étoit un Samedi, & le malheureux petit homme, qui n'avoit plus que trois jours à vivre, demande où l'on va le conduire? *Où vous voudrez, jusqu'à sept heures du soir*, répond l'Exempt, *mais ensuite au Châ-*

telet, au Cachot & au Secret. P***le ſupplie de vouloir bien, en attendant, le mener au Palais-Royal. Il eſpéroit y rencontrer quelques-uns de ſes amis, qui pourroient le tirer de ce mauvais pas. On croit bien que le criminel innocent, dont toutes les démarches étoient dirigées, ſans qu'il s'en doutât, ne manqua pas de trouver ceux qu'il cherchoit. » JE dois être pendu Mardi, » & voilà mon Garde, dit-il à voix baſſe à l'un d'eux. » —Pendu Mardi? cela eſt bien » preſte, & la choſe me paroît » impoſſible.—Rien n'eſt pour- » tant plus vrai, mon ami. La

» Juridiction des Maréchaux » de France eſt terrible ; il n'en » eſt point de plus expéditive. » Jamais de grace à ce ſévere » Tribunal ». En diſant cela du ton de l'homme le plus perſuadé, P*** ne faiſoit que répéter ce que ſon Garde lui avoit dit en chemin. Il demandoit très-inſtamment du poiſon, pour ſe dérober à la répugnance qu'il avoit eue toute ſa vie de mourir étranglé. Quelquefois cependant il ſembloit ſe réſigner à ſon ſort. Il ſe bornoit à deſirer que l'exécution fut anonyme, & que ſa famille eut le crédit de faire ſupprimer la publication de ſa Sen-

tence. Mais ce qui paroiſſoit l'agiter de la plus cruelle frayeur, c'étoit l'horreur d'être diſſéqué après ſa mort. Son imagination ne pouvoit ſe familiariſer avec l'idée de cette diſſection. On compatiſſoit à ſes craintes ſur tout le reſte, mais il parut plaiſant de lui tenir rigueur ſur cet article : c'étoit, lui diſoit-on, une grace qu'il ne devoit jamais eſpérer, vû le religieux préjugé qui privoit les Chirurgiens des cadavres des Hôpitaux, & qui n'accordoit aux progrès de l'Anatomie que ceux des Malfaiteurs. » Cela ſeroit bon, reprit-il, (& ce fut la premiere fois que le danger

le rendit modeſte) » cela ſeroit » bon, ſi j'étois un bel homme!» On lui répondit que perſonne ne pouvoit lui conteſter qu'il ne fut fort laid, mais que la beauté d'un ſujet d'Anatomie ne conſiſtoit pas dans la proportion des traits; que cette ſcience ne s'arrêtoit point à l'écorce, & que même une conformation un peu monſtrueuſe ne pouvoit le rendre qu'un ſujet plus brillant pour un Amphithéâtre. Son imagination, loin de s'éclairer ſur l'abſurdité de ſes craintes, frémiſſoit de toutes ces folies; il croyoit déja ſentir la pointe du ſcalpel. L'aliénation de ſes

idées en tumulte, & le vif ſentiment d'effroi qui ſe répandit ſur toute ſa figure, firent enfin ſentir que le jeu avoit été pouſſé trop loin. On jugea qu'il étoit à propos de faire intervenir un nouvel Acteur, pris au hazard dans la foule des perſonnes qui ſe promenoient au Jardin. Cet Acteur, qu'on eût bientôt mis au fait, vint lui annoncer, avec beaucoup de circonlocutions & de ménagement, non pas une grace (ce qui auroit pu lui cauſer une révolution dangereuſe), mais un ſurſis qui lui permettoit de jouir de ſa liberté, & le Garde au même inſtant diſparut. P***, malgré le

ſurſis, ne fut tranquille de long-tems; il ne ceſſoit de regarder autour de lui, pour s'aſſurer qu'il étoit véritablement libre. Enfin ne pouvant ſe guérir de la crainte, & perſuadé de plus en plus qu'il avoit tué l'Officier, il dit à ceux qui l'accompagnoit : » ME conſeilleriez-» vous, mes amis, de me fier » à ma prétenduë liberté, & » d'attendre que de nouveaux » indices viennent me replon-» ger dans l'abyme d'où je ſuis » à peine ſorti ? Non, non, » Meſſieurs, je ne m'expoſe-» rai pas à ce danger. Adieu, » je pars », & véritablement il partoit. On l'arrêta, en lui

diſant que peut-être il étoit obſervé, & qu'une fuite précipitée pourroit fournir contre lui les ſeules preuves déciſives qu'il eût à craindre. On revint ſur ce ſignalement exact & terrible, dont l'impreſſion ſi marquée ſur lui, comme on l'a vû, ſubſiſtoit encore. Ce ſignalement pouvoit être conſigné à toutes les Barrieres & le faire arrêter de nouveau, préciſément par l'empreſſement qu'il mettroit à s'enfuir. Le petit homme convint qu'on avoit raiſon. Il ſouhaita le bon ſoir à la compagnie, en diſant que le lendemain ce maudit ſignalement ne l'inquiéteroit plus.

CHAPITRE VIII.

*Comment P*** trouve moyen d'éluder ſon ſignalement, & concluſion de l'Aventure.*

LE petit homme ne devoit à la Nature, peu libérale à ſon égard, que d'aſſez beaux cheveux blonds, dont ſa tête étoit bien garnie. Dans la frayeur qui l'agitoit encore, il imagina de les cacher ſous une vaſte perruque noire, qu'il emprunta d'un Clerc de Notaire. Il ſe noircit en même-tems les ſourcils avec du liege brûlé & de

l'huile ; il emprunta du même Clerc un vieil habit noir ; mais comme le Clerc étoit fort grand, & P*** démeſurément petit, cet habit lui ſervoit, en quelque ſorte, de robe-de-chambre. Dans cet équipage, qui le raſſuroit contre ſes craintes, il va voir un de ceux qui avoit eu le plus de part à ſes aventures de la veille. Celui-ci feint de le méconnoître, & le petit homme ne ſe ſent pas de joie d'être méconnu. Cependant pour lui déſſiller les yeux ſur l'abſurdité de ſes frayeurs, on l'engage dans un ſouper, où ſe trouvent en perſonnes, & le prétendu Garde des Maré-

chaux de France qui l'avoit arrêté, & celui qui étoit venu lui annoncer qu'il étoit libre, & même le formidable Officier des Mouſquetaires, dont il ſe croyoit homicide. P***, perſévérant dans ſon trouble, non-ſeulement ne reconnoit pas l'Officier qu'il a tué, mais lui raconte à lui-même comment il a eu le malheur de lui porter une botte terrible, & de l'étendre ſur le carreau. On peut juger de la ſurpriſe de ceux mêmes qui avoient imaginé la plaiſanterie. Comme on voyoit donc que le petit homme ne vouloit pas abſolument ſe déſabuſer de toutes ces viſions, un

d'eux, faiſant ſemblant de parler à l'oreille du prétendu Garde, mais parlant aſſez haut pour que P*** pût l'entendre, demande ſi véritablement l'affaire eſt aſſoupie, de maniere que P*** n'ait plus de riſque à courir. Le prétendu Garde affecte de ne pas répondre poſitivement; il convient qu'il y a encore quelques meſures à garder. Il ajoute qu'il ne faut pas que P*** ſe montre encore trop publiquement; qu'il fera bien, ſur-tout, de conſerver l'eſpece de maſque dont il eſt affublé, & qui le rend très-difficile à reconnoître. Mais, lui réplique auſſi-tôt

l'homme qui feint toujours de lui parler à l'oreille, ſi par malheur on vient à découvrir que ſous cette méchante perruque noire, notre ami cache ces beaux cheveux blonds ſi bien déſignés dans ſon ſignalement, cela ne fourniroit-il pas contre lui un ſupplément de preuves ſuffiſant pour le faire arrêter de nouveau? Le Garde répond qu'en effet cela pourroit tout réveiller. A ces mots, le petit homme retombant dans ſes extravagantes frayeurs, s'écrie d'une voix lamentable : » Ah! Meſſieurs, » je vous entends bien : il n'eſt » que trop vrai, que ces mau-

» dits cheveux pourroient me » jouer quelque mauvais tour, » & j'en dois la ſacrifice à ma » ſûreté ». Il ôte auſſi-tôt ſa perruque, & donne lui-même le premier coup de ciſeau dans ſes cheveux. La Compagnie alors acheve de lui rendre le bon office de le tondre complétement; & comme le Garde mit auſſi la main à l'ouvrage, P*** ne ſe laſſoit pas de lui témoigner ſa reconnoiſſance, & de dire tout bas à ſes amis: » VOYEZ comme il y a d'hon- » nêtes gens par-tout! Ce ga- » lant homme veut bien m'ai- » der lui-même à me ſouſtraire » à la rigueur du Tribunal dont

» il eſt le Miniſtre. Je n'ou-
» blierai de ma vie ce trait
» d'humanité ».

CHAPITRE IX.

*Comment P*** eſt fait Gouverneur du fils d'un grand Prince d'Allemagne, qui n'a pas de fils ; & comment il ſe diſpoſe à remplir cet important emploi.*

LE tems enfin déſabuſa, non ſans peine, le héros de cette farce tragi-comique, de l'homicide dont il s'obſtinoit, par vanité, à ſe croire coupable. Mais comme, malgré tout le tourment que lui donna cette facétie, ſans la perte de ſes cheveux, il ne pût ſe réſoudre

à

à ſe détacher des mauvais plaiſans, dont il étoit la victime, il donnoit toujours tête baiſſée dans tous les panneaux qu'on vouloit lui tendre. Un jour il fut invité à dîner chez un Suiſſe des Tuileries. On avoit attaché à la poche d'un des Convives, qu'il n'avoit jamais vu, une clef entourée d'une gance d'or. P*** remarqua cette diſtinction, & dès le moment ſe fit l'idée la plus impoſante du perſonnage, qu'on lui dit être premier Chambellan du Roi de P.... & le Comte de Truches. Pendant le dîner, on invita M. le Comte, en ſuppoſant qu'il n'y eût pas d'indiſcrétion,

à faire part à la Compagnie des raiſons qui pouvoient l'amener à Paris. M. le Comte, avec l'air compoſé du myſtere, répondit, qu'il n'avoit d'autre objet que de voyager. Un des Convives, en lui demandant pardon de lui avoir fait une queſtion évidemment indiſcrette, fit entendre à la Compagnie qu'un homme auſſi important que M. le Comte ne ſe déplaçoit pas ſans motif. Le Chambellan alors eut l'air de ſe déboutonner un peu; il convint qu'en effet il s'étoit chargé à regret d'une commiſſion aſſez délicate. Elle conſiſtoit à trouver pour le fils du Roi de P....,

un Gouverneur François, en état de cultiver les belles espérances que donnoit le jeune Prince, & digne d'occuper une place qui lui assuroit les plus grands honneurs avec la plus brillante fortune. La Compagnie parut étonnée que le Roi de P..... ne se fut pas déterminé de lui-même, ou pour M. de Voltaire, ou pour M. de Montesquieu. Le Comte de Truches allégua différentes raisons qui s'opposoient à ce choix, en convenant toutefois de tout le mérite de ces deux grands hommes. Chaque convive proposa quelque sujet, & sur chacun on trouvoit tou-

jours des difficultés plus ou moins graves. Enfin quelqu'un dit, que, ſi Sa Majeſté P..... pouvoit n'être point arrêtée par la trop grande jeuneſſe, il connoiſſoit un grand ſujet à qui cette place conviendroit mieux qu'à perſonne. Le Comte de Truches ayant répondu que ſon Maître n'étoit retenu par aucun des préjugés ordinaires, on lui nomma P*** comme un homme de génie, qu'il devoit connoître, tout au moins, de réputation. Le Comte proteſta qu'on parloit en effet beaucoup à Berlin de M. P***, & qu'il ſeroit enchanté de le connoître. Il ajouta qu'on avoit

joué vingt-deux fois de suite, à Postdam, un Opéra-Comique charmant dont il étoit l'Auteur; que le Roi de P..... lui-même n'avoit cessé d'y applaudir, & que lui, Comte de Truches, seroit très-flatté d'être présenté à un homme de lettres de cet ordre. Qu'on se représente la joie du petit homme, ainsi flatté par l'éloge le plus conforme à l'opinion qu'il avoit de lui-même. On le fait connoître au prétendu Comte; celui-ci se leve de table pour l'embrasser, & se félicite que le hazard l'ait si bien servi, pour procurer au fils de son Maître un Gouverneur de

ce mérite. On fait l'énumération des dignités, des honneurs, dont le Gouverneur du Prince-Royal ne peut manquer d'être comblé. A chaque détail, le petit homme commence à prendre plus d'importance, & chaque convive encourage encore la vanité du perſonnage, en lui demandant d'avance ſa protection. Peu s'en faut que P*** ne protége déja le Comte de Truches lui-même. On demande au Comte s'il a des pleins-pouvoirs, & s'il eſt ſûr de l'agrément du Roi pour la perſonne qu'il aura choiſie. Il dit, que non-ſeulement il a tous les pouvoirs né-

ceſſaires, mais qu'à l'inſtant même, ſelon les ordres qu'il a reçus, il va conférer au futur Gouverneur l'Ordre du Mérite. On fait venir un large ruban jaune qu'on lui attache en effet d'une épaule à l'autre, & qu'on lui dit être le Cordon de l'Ordre. L'ivreſſe du nouveau Chevalier, à qui toute la Compagnie s'empreſſe de marquer le plus grand reſpect, n'eſt pas concevable, & ne ſçauroit ſe décrire. Un des Convives ſeulement propoſe une objection qu'on n'attendoit point. Il paroît craindre que la Religion Romaine, dont le Chevalier P*** fait profeſſion;

ne ſoit un obſtacle à ſa dignité. Le Roi de P..... voudroit-il que l'Héritier préſomptif de ſa Couronne fut élevé par un homme d'une Religion qui n'eſt pas la ſienne? Le Comte de Truches, feignant un peu de ſurpriſe, avoue que dans les premiers mouvemens de ſon zéle, il n'avoit pas fait cette réflexion, & que véritablement cette différence de Religion auroit pû faire quelques difficultés, s'il étoit queſtion d'un ſujet ordinaire; mais que vu le rare mérite & la grande célébrité de celui qu'il a le bonheur d'avoir rencontré dans la Compagnie, il croit pouvoir

pouvoir répondre que cet obſtacle, tout grand qu'il eſt, ne ſera rien moins qu'inſurmontable. Ce fut ainſi que ſe termina l'aventure la plus brillante qu'ait eue le moderne Ragotin. Il ſe fit voir pendant vingt-quatre heures à toutes les promenades de Paris, décoré de ſon cordon jaune. Il alloit promettant ſa protection à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance qu'il pouvoit rencontrer, & l'on ne peut être plus fermement perſuadé qu'il l'étoit, d'être Gouverneur d'un grand Prince qui n'exiſtoit pas.

CHAPITRE X.

*Comment, par un quiproquo perfide, P*** perd une de ſes meilleures dents, au grand préjudice de ſon appétit.*

UN de ceux qui avoient le plus d'acharnement à jouer ſans ceſſe de nouveaux tours au malheureux P***, & qui penſoit toujours à mal comme la Rancune, même dans les momens où il avoit l'air de ne penſer à rien, voit un fameux Dentiſte ſortir de chez lui pour aller en ville. Il monte à l'inſtant même à ſon appar-

tement; & ſon mouchoir ſur la bouche, demande de l'air le plus empreſſé le même Dentiſte qu'il vient de voir dans la rue. La femme ſe préſente, & dit qu'elle eſt bien fâchée, mais que ſon mari vient de ſortir; qu'il eſt même étonnant que le malade ne l'ait pas rencontré ſur l'eſcalier. L'homme au mouchoir paroît déſeſpéré du contretems, & prêt à ſe rouler par terre. Il demande la permiſſion de s'aſſeoir; il ſouffre, dit-il, des douleurs inouies; &, pour le perſuader, il ne manque pas de s'interrompre à chaque phraſe par une exclamation plus ou moins

violente. » Mais, Monſieur, lui dit la femme, avec un grand ſentiment de pitié, » comment » avez-vous pu attendre au » dernier moment, & pour- » quoi ne pas recourir plutôt » au remede? » Ah! Madame, reprend la Rancune, » vous » voyez en moi le plus mal- » heureux de tous les hommes. » Il faut que la violence du » mal ſoit extrême, pour avoir » pu me réſoudre à prendre » mon parti. J'ai fait venir » ſucceſſivement vingt Den- » tiſtes. Auſſi-tôt que je les » vois, la frayeur que j'ai d'eux » me guérit pour un moment; » ma douleur ſe paſſe, & j'ai

» la foibleſſe enſuite de ne plus
» vouloir conſentir à l'opéra-
» tion.—En vérité, Monſieur,
» vous n'êtes pas raiſonnable;
» les femmes les plus délicates
» conſentent bien à ſe faire
» arracher une dent qui les fait
» ſouffrir.. Après tout, la dou-
» leur de l'opération ne dure
» qu'un moment. — Vous avez
» raiſon, Madame, je me ſuis
» dit cela cent fois; mais j'ai
» eu le malheur de paſſer par
» les mains d'un Charlatan de
» Province, qui, dans pareil
» cas, me caſſa une dent dans
» la bouche, & me fit ſouf-
» frir des douleurs inexprima-
» bles. Depuis ce tems-là, je

» ſuis devenu d'une puſillani-
» mité qui me fait honte. Ah!
» Madame, que je ſouffre, &
» que je ſuis malheureux de
» n'avoir pas rencontré M. vo-
» tre mari dans l'inſtant où je
» me ſens un peu de courage!
» —Il en ſera bien fâché, Mon-
» ſieur; ce n'eſt pas avec lui
» que vous avez à riſquer un
» accident pareil à celui de
» votre Charlatan. Perſonne
» n'a la main plus légere: auſſi
» peu de Dentiſtes ont-ils plus
» de pratique de diſtinction ».
Et, à ce ſujet, la conſolante Den-
tiſte raconte à ſon malade hy-
pocrite, l'hiſtoire de toutes les
dents que ſon mari avoit arra-

chées depuis qu'il exerçoit la profeſſion. Elle ne manque pas de lui citer en paſſant une foule de petites Maîtreſſes qui paroiſſent avoir de très-belles dents, & qui ne doivent cet avantage qu'à l'adreſſe particuliere avec laquelle ſon mari ſçait ſubſtituer un ratelier poſtiche aux véritables dents qui manquent. » Je ſuis donc bien » heureux, Madame, que le » hazard m'ait adreſſé à un » habile homme. Voilà qui eſt » fini; je n'en chercherai plus » d'autre. Je vais me réſoudre » à ſouffrir le reſte de la ſoi- » rée; mais je vous prie que » demain matin, dès les quatre

» heures, s'il eſt poſſible,
» M. votre mari vienne chez
» moi, & qu'il ait ſeulement
» un peu de pitié de ma foi-
» bleſſe..... Ah ! la maudite
» dent ! quelle nuit je vais paſ-
» ſer, grand Dieu ? Hélas ! c'eſt
» la derniere dent de la mâ-
» choire gauche ſupérieure.
» Mon Dieu, ſi on pouvoit
» me l'ôter par ſurpriſe ! je
» donnerois dix louis à qui-
» conque me feroit cette opé-
» ration, ſans une grande dou-
» leur. Mais je me connois : je
» ne verrai pas plutôt M. votre
» mari, que je retomberai dans
» toutes mes enfances. Je ſuis
» même homme à lui ſoutenir

» que je n'ai aucun mal, parce » qu'en effet la douleur ac- » tuelle cédera pour quelques » inſtans à l'idée d'une douleur » plus grande. N'importe, qu'il » vienne toujours. Prévenez-le » ſeulement de ma poltronne- » rie : vous m'avez inſpiré la » plus grande confiance. Le » pis aller pour lui ſera d'avoir » un peu de patience ; mais je » lui paierai bien ſon tems ». Le faux malade enſuite, après pluſieurs cris de douleur, laiſ- ſa, non pas ſon adreſſe, mais celle de l'infortuné P***.

Le lendemain, dès les quatre heures, le Dentiſte fut très- exact à ſe rendre au logis du

petit homme. Il éveille toute la maiſon & demande le prétendu malade qu'il trouve dormant de tout ſon cœur. Il ſuppoſe que la nuit peut avoir apporté quelque ſoulagement à ſes maux, mais qu'ils ne tarderont pas à recommencer de plus belle. Au bruit qu'il fait dans la chambre, P*** s'éveille, & lui demande, en ſe frottant les yeux, ce qu'il y à pour ſon ſervice. » Monſieur, » Je ſuis le Dentiſte.... Eh » morbleu ! je n'en ai que faire. » — Oui da : vous vous repenti- » riez bientôt de m'avoir laiſſé » ſortir. Le calme dont vous » croyez jouir dans ce moment

» ne peut être que très-paſſa-
» ger, après les vives douleurs
» que vous ſouffriez hier.— Que
» voulez-vous dire, *hier* ? Je
» n'ai pas plus ſouffert qu'au-
» jourd'hui. — Oh que ſi, vous
» ſouffriez beaucoup. Heureu-
» ſement, Monſieur, je ſuis
» prévenu; mais, en vérité,
» votre foibleſſe paſſe encore
» ce qu'on m'en a dit. Songez
» donc que ceci ne va durer
» qu'une ſeconde, tout au
» plus. Allons, un peu de cou-
» rage ». Et tout en parlant, le Dentiſte déployoit ſon funeſte étui, étaloit ſes inſtrumens, & faiſoit briller, aux yeux effrayés du petit homme,

le plus formidable davier dont jamais les dents les plus rébelles, les mieux retranchées dans une mâchoire tenace, euſſent peut-être éprouvé l'effort. Cette vue ſeule faiſoit frémir de la tête aux pieds le malheureux P***. » — Mais, Monſieur, vous n'y » penſez pas. Je vous dis, je » vous répéte, je vous certifie, » que vous vous méprenez, & » que je n'ai pas le moindre » mal aux dents. — Vous me » permettrez bien au moins » d'y regarder, lui dit le ruſé » Dentiſte. Peut-être, au reſte, » n'eſt-ce qu'une dent à plom- » ber : opération de propreté » qui ne cauſe aucune douleur,

» & qui ſuffit ſouvent pour
» calmer les maux qui paroiſ-
» ſoient les plus opiniâtres. Al-
» lons, Monſieur, ouvrez ſeu-
» lement la bouche... Encore
» une fois, que d'enfantillage ?
» — Mais je ne ſouffre point,
» vous dis-je ; je n'ai pas be-
» ſoin de votre ſecours ; je ne
» vous connois pas, en un mot.
» — Je le ſçais bien, mais vous
» m'allez connoître. Vous ver-
» rez ſi je mérite ma réputa-
» tion.... Et que diable, Mon-
» ſieur, je ne vous arracherai
» pas une dent malgré vous ;
» ſouffrez ſeulement que j'exa-
» mine votre bouche. Que riſ-
» quez-vous, ſi, comme vous

» le dites, vous avez toutes les » dents en bon état »? Le petit homme qui, preſque encore dormant, étoit peut-être incertain ſi cette étrange viſite n'étoit pas un rêve, pour ſe délivrer d'un importun qu'il ne pouvoit concevoir, ouvre enfin la bouche. L'adroit Dentiſte, ſe ſouvenant à propos que la dent malade étoit la derniere de la mâchoire gauche ſupérieure, la ſaiſit avec un inſtrument qu'il tenoit caché dans ſa main, appuie fortement l'autre main ſur le front de ſon homme, & enleve la dent, en lui diſant, de l'air du monde le plus ſatisfait:

» La voilà, Monſieur, la voi-
» là; vous ne vous plaindrez
» pas de ma mal-adreſſe. Rin-
» cez-vous actuellement la
» bouche, & tachez de vous
» rendormir. Je reviendrai tan-
» tôt vous voir ». Aux cris ef-froyables du patient, ſon pere & ſa mere, croyant qu'on égorgeoit le pauvre homme, accourent en chemiſe, & rencontrent ſur l'eſcalier le Dentiſte qui, tout fier encore du ſuccès de ſon opération, leur répéte, du ton le plus confiant: *la voilà pourtant, la voilà.*

CHAPITRE XI.

*Comment l'aventureux P*** fit la rencontre d'un fameux Magicien qui le rendoit inviſible à ſa volonté.*

QUELQUES jours après la triſte aventure de la dent, P*** fut introduit dans une maiſon où ſe trouvoit, par hazard, un homme qui faiſoit aſſez bien des tours de cartes. P***, toujours auſſi neuf qu'un enfant, toujours étonné de peu de choſe, regardoit ces tours avec une admiration preſque reſpectueuſe,

pectueuſe, qui parut comique aux Aſſiſtans. » Quel eſt cet » homme là, dit-il à la perſonne de confiance qui l'avoit introduit dans la maiſon? » — Je vous dirois là-deſſus bien des choſes, répondit myſtérieuſement l'homme interrogé, qui connoiſſoit bien le perſonnage, » mais » il faudroit que vous fuſſiez » plus diſcret que vous ne » l'êtes. — P*** jura qu'il ne diroit mot. — » Eh bien! ajouta l'Introducteur, en affectant de lui parler à l'oreille, » vous » entendrez appeller ici cet » homme d'un nom qui n'eſt » pas le ſien; ſon nom véri-

» table eſt *Acoſta*. C'eſt un Juif
» Portugais fort initié dans les
» myſteres de la Cabale, & que
» la peur de l'Inquiſition a fait
» ſortir de Lisbonne. Il ſe per-
» met quelquefois de faire ici
» des choſes ſurprénantes; mais
» le Maître de la maiſon ſeroit
» déſeſpéré qu'on en parlât,
» dans la crainte de devenir
» ſuſpect à la Police, ou de
» voir perſécuter ce pauvre
» Juif qu'il aime beaucoup. —
» Quoi donc, répliqua P***,
» eſt-ce qu'il y auroit en effet
» quelque vérité dans tout ce
» qu'on raconte de la Cabale?
» — Je ne ſçais qu'en penſer
» moi-même. Mon uſage eſt de

» ne rien nier, & de ne rien
» affirmer témérairement. Ce
» qu'il y a de ſûr, c'eſt que j'ai
» vu ce même homme opérer
» des choſes extraordinaires ».
P***, ainſi préparé, l'Introducteur inſtruit au plus vîte la Compagnie des opinions qu'il vient d'établir dans la tête du petit homme, & des moyens qu'il imagine pour tirer parti de ſon imbécille crédulité. On ſert à ſouper. P*** eſt placé entre le prétendu Magicien & l'Introducteur, qui devoit lui ſervir de compere. On ne ſe permet aucune plaiſanterie qui pût faire croire au petit homme que l'on avoit le moindre deſ-

ſein de s'amuſer à ſes dépens. Mais vers le milieu du repas, ſon ami, de l'air de ſurpriſe & de vérité le plus naturel, demande tout-à-coup à la Compagnie ce qu'eſt devenu P***. Tout le monde, affectant la même ſurpriſe, répond: » Mais en effet, on ne l'a pas » vu ſortir, cela eſt fort ſin- » gulier. Eſt-ce qu'il ſe ſeroit » trouvé mal » ? Les Domeſtiques, pénétrant les intentions de leurs Maîtres, entrent dans la plaiſanterie & font ſemblant de chercher par-tout le petit homme. On les entend monter & deſcendre; tous paroiſſent fort intrigués de cette diſ-

parution ſubite. P***, lui-même, n'eut pas été ſans effroi, ſi le Magicien, en lui ſerrant le genou, n'eut vîte gliſſé dans ſon oreille : *Ne dites mot, laiſſez-moi faire. Vous en verrez bien d'autres.* Enfin on ſuppoſe que P***, homme d'ordre & fort rangé, dit-on, a choiſi le moment où la converſation étoit le plus animée pour s'éclipſer, ſans que perſonne y prit garde, afin de rentrer chez lui de bonne heure. On ne parle plus de lui. Il ne ſe tient d'abord que des propos très-ſenſés & très-raiſonnables ; mais le Maître de la maiſon revient lui-même à P*** pour en dire

beaucoup de mal, & prie très-ſérieuſement celui qui l'a introduit de ne pas l'amener d'avantage. L'Introducteur paroît très-piqué du compliment. Il ſoutient que P*** eſt homme de bonne compagnie, rempli de mérite & de talens; fait, en un mot, pour avoir ſes entrées par-tout. P***, qui croit n'être vu de perſonne, eſt enchanté d'avoir un tel défenſeur. Il ne peut même s'empêcher d'en marquer ſa joie au Magicien, & lui dit: » Que » ne vous dois-je pas, Mon» ſieur? Sans vous, je n'aurois » jamais été à portée de con» noître mes véritables amis ».

Le Magicien lui promet de le prendre ſous ſa protection, &, pour lui donner une idée de ſon pouvoir, il le prévient qu'il va jetter ſur tous les Convives un eſprit de vertige qui l'amuſera. Tout le monde entendoit cette converſation, & paroiſſoit ne rien entendre. Chacun en conſéquence ſe livre au délire le plus complet. On paroît étouffer de fumée dans une Salle où il n'y a pas de feu, & l'on fait ouvrir toutes les fenêtres. On ſe parle, & on ſe répond en propos interrompus. Si quelqu'un demande à boire, on lui préſente une ſerviette, & l'on offre du tabac

à celui qui demande de l'huile. La joie du petit homme eſt inconcevable; il ſe perſuade qu'il eſt enfin vengé de tous les tours qu'on a pu lui faire. On feint de trouver tout mauvais. L'introducteur de P***, placé, comme on l'a dit, à côté de lui, eſt le premier à ſe verſer un grand verre d'eau qu'il fait ſemblant de prendre pour un vin très-fort en couleur. Il porte le verre ſur ſes lévres, y trouve un goût déteſtable, &, comme s'il étoit empoiſonné, le jette au viſage du petit homme, cenſé inviſible. Celui-ci n'en eſt que mieux confirmé dans l'idée qu'il n'eſt vu de perſonne,

perſonne, ce qui le divertit beaucoup. Toute la Compagnie veut gouter de ce même vin qui a paru déteſtable. Chacun le trouve également mauvais; & P*** eſt inondé de verres d'eau que l'on jette à ſa place ſuppoſée vuide. Pour ſurcroit de galanterie, il ſe trouve encore expoſé à recevoir pluſieurs ſoufflets de quelques-uns de ſes voiſins, qui, feignant de prendre querelle, & d'en venir même aux voies de fait, ne pouvant s'atteindre, font leur champ de bataille de l'inviſible P***, qui reçoit ainſi tous les coups deſtinés pour les combattans. Le petit homme endure tout

avec la patience d'un Fakir; plus flatté de l'inviſibilité qui le rend témoin d'une pareille ſcène, que touché de ces petits accidents, qui lui démontrent de plus en plus combien on eſt éloigné de ſoupçonner ſa préſence.

CHAPITRE XII.

*Comment l'inviſible P*** eſt métamorphoſé en un vaſe de porcelaine.*

LE bruit de la précédente aventure s'étant répandu dans Paris, c'étoit dans toutes les Sociétés gaies à qui auroit une *repréſentation de P*** Inviſible.* Le mot étoit donné dans toutes les maiſons, même aux Domeſtiques. P*** arrivoit toujours avec le Magicien, ſon Protecteur, & perſonne ne paroiſſoit l'apperce-

voir, lui ni ſon ombre. Souvent même l'on affectoit d'être très-long tems ſans parler de lui. On tenoit les converſations les plus ſérieuſes, & les plus faites pour éloigner toute idée de plaiſanterie; enſuite on ſervoit, & jamais il n'y avoit de couvert pour P*** qu'on ſuppoſoit inviſible. Il s'aſſeyoit donc ſur une feſſe à côté du Magicien, & mangeoit ſur ſon aſſiette. Quelquefois on paroiſſoit étonné du prodigieux appétit d'Acoſta, qui mangeoit en effet pour deux; mais P***, pour qui ſe faiſoit la ſcène, y étoit en apparence le plus étranger. Dans un de ces

ſoupers, le Magicien, à qui P*** étoit aveuglement ſoumis, pour exercer ſa foi par un nouveau prodige, lui enjoint de mettre culotte bas, & de ſe placer ſur le buffet, dans l'attitude d'un écolier prêt à recevoir le chatiment ordinaire. Le docile P*** ſe tient quelque-tems dans cette incommode poſture, ſans que perſonne ait l'air d'y prendre garde. Mais à la fin du ſouper, tout le monde paroît frappé de la beauté d'une cuvette de porcelaine qui ſe trouve ſur le buffet. On en fait des complimens au Maître de la maiſon, qui convient, avec une fauſſe

modeſtie, de la richeſſe du vaſe. On approche des lumieres fort près du derriere de P***, ſous prétexte d'admirer le beau tranſparent, & le fini précieux de cette magnifique porcelaine. Eſt-ce du Japon? Eſt-ce du Saxe? Eſt-ce du S. Cloud? Le malheureux derriere de P*** eſt ſucceſſivement pincé, tracaſſé, par tous les Obſervateurs. On finit par ſe rincer la bouche ſur le vaſe, & ſa beauté, même en le conſpuant, s'attire encore de nouveaux éloges. Enfin P***, toujours plus certain de ſa chere inviſibilité, ſuivant les ordres du

Magicien, retourne chez lui pour changer de haut-de-chauſſe.

CHAPITRE XIII.

*Autre ſouper magique, où, par un moyen auſſi ſimple que le précédent, P*** eſt pris par toute la Compagnie pour Mademoiſelle C.....*

LE mot donné aux Domeſtiques, le Magicien arrive avec P***, lui fait mettre bas dans l'antichambre ſon inutile culotte, lui donne la main, & l'introduit dans la ſalle d'aſſemblée. Tout le monde ſe leve avec empreſſement; on remercie le Magicien de la bonne

fortune qu'il procure à la compagnie, en amenant Mademoiſelle C..... P***, perſuadé que réellement il paroît à tous les yeux ſous les traits de la célébre Actrice, ſe prête, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, à la repréſenter dignement. On lui fait le plus grand accueil ; il s'entend débiter maintes galanteries, juſqu'à des déclarations même ; il en reçoit quelques-unes avec dignité, les autres avec moins de rigueur. On le prie de vouloir bien déclamer quelques Scènes d'une Tragédie nouvelle qui faiſoit alors l'entretien des cercles. Il ſe prête à tout ce qu'on de-

ſire. On ne ſe laſſe point de ſe récrier ſur ſa complaiſance ; on lui en fait mille excuſes. La ſalle retentit d'applaudiſſemens, & P*** eut peut-être alors renoncé bien volontiers à ſon ſexe, pour jouir de toute la gloire de l'Actrice dont il croyoit porter le maſque.

CHAPITRE XIV.

*Autre ſouper magique. Deſirs immodeſtes de P*** & leur punition.*

LA confiance du petit homme dans le Magicien étoit ſi grande que, ſur ſa ſeule parole, il n'eut pas délibéré un inſtant pour ſe jetter par la fenêtre. Mais il falloit toujours entretenir ſa crédulité par quelques merveilles, & c'eſt ce qui ne manquoit jamais au beſoin.

A un ſouper qui ſe donnoit

chez B.... le petit homme, qui n'avoit pas ceſſé d'être inviſible, s'aviſa tout-à-coup de concevoir la paſſion la plus brutale & la plus empreſſée pour une femme de la Compagnie. Il communiqua ſes deſirs au Magicien, qui lui promit, s'il ne pouvoit pas les ſurmonter, de le mettre à portée de les ſatisfaire. Cependant il lui conſeilla d'eſſayer auparavant de les modérer par un breuvage magique. Ce breuvage fut un grand gobelet d'urine fournie par une Dame de la Compagnie qui avoit mangé beaucoup d'aſperges. P***, ne ſoupçonnant pas la nature de

ce breuvage, le prit, avec la plus grande confiance, des mains du Magicien qui le lui préſentoit en prononçant quelques mots cabaliſtiques. Il ſentit pluſieurs fois ſon cœur ſe ſoulever à la ſeule odeur; mais n'oſant déſobéir au Magicien, il ſurmonta toutes ſes repugnances, & l'avala juſqu'à la derniere goutte. Ce breuvage amer, au lieu d'opérer l'effet qu'on s'en étoit promis, fut au contraire un ſtimulant qui ne fit qu'irriter d'avantage les deſirs effrénés du petit homme; mais ſon Cabaliſte s'étoit fait fort de les ſatisfaire, & rien ne lui paroiſſoit difficile pour un

homme qui le rendoit inviſible, Cuvette, Actrice, &c. Le Magicien, un peu déconcerté de l'incontinence du petit ſatyre, lui ordonna de paſſer dans une chambre voiſine, & d'y attendre ſon retour. Il fit part à la Compagnie de l'embarras où le mettoit la fougue amoureuſe du petit libertin. La Dame qu'il convoitoit frémit de l'effet inattendu de ſes charmes ; mais un des Convives s'offrit de la repréſenter & d'éteindre bientôt ſes feux. Il ſe hâta de s'habiller en femme, & n'eut pas de peine à paſſer pour l'objet de la belle paſſion concue ſi ſou-

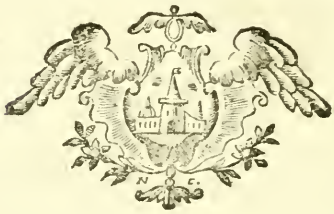
dainement par le petit homme. La choſe étoit d'autant plus facile, qu'il n'y avoit point de lumiere dans la chambre où l'amoureux P*** attendoit ſa bonne fortune ; mais au défaut de lumiere, il s'y trouvoit par hazard une grande baignoire remplie d'eau, pour l'uſage du Maître de la maiſon qui devoit ſe baigner le lendemain. Le traveſtiſſement fait, le Magicien, ſuivi de la fauſſe femelle, paſſa dans la chambre obſcure, & ne dit à P*** que ces mots : » Tenez mon ami, je vous la » livre ». P*** s'élance auſſitôt ſur ſa proie, en homme qui ne pouvoit plus attendre.

L'homme déguiſé, las de ſe défendre, l'enléve, d'un bras vigoureux, de toute ſa hauteur, & le laiſſe retomber dans la baignoire. Dans ſon effroi, le malheureux petit homme crut avoit été précipité du ciel au fond d'un abyme. Ses petits cheveux étoient hériſſés ſur ſa tête. Il reſta quelques momens comme aliéné. Le Magicien lui repréſenta qu'il s'étoit attiré, malgré lui, ce châtiment par ſon incontinence. » Mon » pouvoir, ajouta-t'il, vient » des Sylphes, & le mouve- » ment brutal que vous avez » reſſenti eſt l'ouvrage d'un » Gnome jaloux de la protec-

» tion

» tion dont je vous honore.
» C'eſt pour cela que je vous
» exhortois d'abord à vaincre
» vos deſirs, & que je vous
» ai fait boire le ſalutaire breu-
» vage, auquel vous n'avez
» trouvé un goût déteſtable
» que par l'empire que le
» Gnome avoit alors pris ſur
» tous vos ſens. Enchaîné par
» ma promeſſe, je vous ai li-
» vré l'objet de votre paſſion;
» mais les Sylphes vous ont
» puni, & moi-même je ne
» ſuis pas exempt de crainte
» pour la lâche complaiſance
» avec laquelle je me ſuis
» prêté à vos projets crimi-
» nels. Sçachez déformais vous

» contenir, & méritez mes » bontés par une conduite » plus décente ».



CHAPITRE XV.

*Autre ſouper où P*** entendit très-diſtinctement parler une carpe.*

P***, perſuadé par le Magicien de toutes les folies du *Comte de Gabalis*, ne doutoit pas qu'il ne fût protégé par les Sylphes, qu'il n'eût les Gnomes pour ennemis, & qu'il n'excitât encore l'attention d'autres puiſſances de cet ordre, telles que les Salamandres & les Ondains. Il s'attendoit donc à de grandes merveilles que lui pro-

mettoit le Magicien, & qui devoient l'élever lui-même, après quelques épreuves, à la dignité des Génies élémentaires. Il avoit vu pluſieurs fois le Magicien, qui étoit grand nageur, s'élancer les ſoirs, en le quittant, du parapet du Quai de Conty dans la Seine, & le Magicien lui avoit confié, ſous le ſceau du ſecret, qu'il ne ſe précipitoit ainſi dans les flots que parce qu'il étoit amoureux d'une des plus belles Ondaines qu'il y eût : c'étoit avec elle qu'il paſſoit des momens plus délicieux que tous ceux qu'on croit communément goûter dans la poſſeſſion des plus

belles femmes du monde. P*** dévoroit ces deſcriptions voluptueuſes, & le Magicien le flattoit de l'eſpérance prochaine de le faire jouir du même bonheur. Plein de ces agréables idées, le petit homme vient gaiment ſouper dans une maiſon où la Société étoit retenue depuis long-tems. Il étoit encore inviſible, & ſe diſpoſoit à en manger d'autant mieux. Malheureuſement ſon étoile étoit peu d'accord avec ſon appétit. Le Magicien lui dit que, pour éviter certains piéges dont il étoit menacé ce jour là même, par les Gnomes, au lieu de ſonger à ſouper, tout

le tems qu'on reſteroit à table ; il devoit l'employer à ſe préſerver de leurs enchantemens. La récette étoit ſans doute étrange ; mais le petit homme n'oſa refuſer de la ſuivre, malgré ſon grand appétit. Il s'agiſſoit premierement, de ſe deshabiller, & de ſe mettre exactement nud : ce qui ne lui devoit cauſer aucune répugnance, puiſqu'il étoit inviſible ; enſuite de ſauter en avant & en arriere par-deſſus une corde tendue à un pied ou environ du plancher. » Vous » n'aurez pas lieu de vous re» pentir de votre docilité, reprit le Magicien, » & cela ne

» peut qu'avancer beaucoup » vos affaires auprès des On- » daines, parmi leſquelles j'en » connois une qui ſe diſpoſe à » vous rendre heureux ». P*** obéit, &, comme on peut le croire, ce ſingulier exercice, qu'il prenoit avec toute la confiance d'un homme qui ne ſe croyoit pas vû, amuſa beaucoup la Société. Vers la fin du repas, on entendit frapper, avec violence, à la porte du ſallon. Un Domeſtique va voir ce que c'eſt, & dit au Magicien qu'on le demande. Le Magicien demande à ſon tour qui ce peut être, on lui répond que c'eſt une Carpe. *Ah! dit-*

il, je ſçais ce que c'eſt ; que l'on faſſe entrer. Auſſi-tôt on apporte, dans un plat, une carpe vivante, qui parût, en ſe tournant & ſe retournant en tout ſens, s'élancer vers l'oreille du Magicien. Celui-ci fut très-attentif, eut l'air de parler auſſi à la carpe ; & P***, à qui le Magicien confia ſur le champ que c'étoit la femme-de-chambre de ſa belle Ondaine, ne put jamais ſe déſabuſer, en aucun tems, de l'idée qu'il avoit entendu parler cette Carpe. Cette opinion ne le rendit que plus exact à ſon exercice, juſqu'à ce qu'enfin le Magicien, ayant pitié de lui, lui ordonna

ordonna tout-à-coup de paroître, & de ſe mettre à table. Toute la Compagnie parût très-ſurpriſe de l'apparition du petit homme. Pour le mettre à ſon aiſe ſur ſa nudité, tout le monde fit ſemblant de le voir revêtu d'un habit des plus élégans. On lui fit même un peu la guerre ſur la ſinguliere recherche qu'il mettoit depuis quelque tems dans ſa parure. Il fut flatté de l'attention que le Magicien avoit eue de faſciner ainſi les yeux de toute l'Aſſemblée ; & n'ayant plus aucun embarras, il ne s'occupa que du ſoin de réparer le tems qu'il avoit perdu, en mangeant

comme un homme à qui l'exercice de la corde n'avoit donné que plus d'appétit.

CHAPITRE XVI.

*Etrange précaution de P*** pour ſe préſerver des enchantemens dont il étoit menacé par une Salamandre.*

LA Recette fut de ſe frotter les ſourcils avec les cendres d'un Billet qu'il avoit reçu le matin de ſon Négromant, & qu'il avoit dû faire brûler à une bougie vierge; enſuite de prendre trois forts cliſtères, & de s'abſtenir de tout aliment juſqu'au coucher du Soleil, qui ſe couchoit alors fort tard,

puiſqu'on étoit au mois de Juin. Il devoit auſſi mettre ſon pouce droit ſur ſon œil gauche, & ſon pouce gauche dans ſon oreille droite, juſqu'au moment où il lui ſeroit permis de manger. Tout cela lui étoit preſcrit ſous les peines les plus ſéveres; auſſi ſe garda-t'il bien de changer un moment d'attitude dans toute la journée, quelque longue qu'elle dût lui paroître. Quelques perſonnes de la Société, prévenues du ſingulier régime impoſé, par le Cabaliſte, à ſon crédule diſciple, le vinrent voir, &, feignant d'ignorer la cauſe de ce régime extraordinaire, fi-

rent l'impoſſible pour l'engager à quelques parties de plaiſir. Elles ne purent lui faire enfreindre un ſeul point du rit ordonné ; ſeulement il voulut bien conſentir à ſe promener avec elles. On voulut le faire dîner ; il s'en excuſa ſur une indigeſtion qu'il avoit eue la veille. On lui demanda ce qu'il avoit à l'œil, pour le couvrir ainſi de ſon pouce ; il répondit qu'il y avoit mal, & qu'il ne trouvoit de ſoulagement que dans cette poſition. On lui préſenta du tabac, il ne put jamais ſe réſoudre à en prendre, pour ne pas changer d'attitude. Enfin on le promena ſans pitié,

toute la journée, dans les Tuilleries, quoique ſa diette & ſes trois lavemens ne duſſent pas lui laiſſer beaucoup de force. Le jour commençoit à baiſſer, lorſque le Cabaliſte parut : celui-ci, après lui avoir permis de ſe remettre dans ſon état naturel, l'emmena ſouper dans une maiſon où ils étoient attendus.

CHAPITRE XVII.

*Autre ſouper magique, où P*** apprend (comme Soſie), non ſans beaucoup de ſurpriſe, qu'il n'eſt pas lui, mais un autre.*

LE Cabaliſte Portugais exerçoit ſur l'imagination de ſon novice Roſecroix, un ſi grand empire, qu'enfin il crut devoir lui découvrir qu'il s'étoit trompé juſqu'alors, en ſe regardant comme ce vilain petit Etre, ridicule & difforme, à qui l'on avoit donné le nom de P***;

que ſon véritable nom étoit *Policarte*; qu'il étoit fils d'un célébre Magicien, mais que des Enchanteurs, ennemis de ſon pere, & jaloux de ſon pouvoir, l'avoient enlevé au berceau; que, pour mieux cacher leur larcin, ils l'avoient ſubſtitué au fils du bon homme P***, eſpece d'imbécille que l'habitude lui avoit fait regarder comme ſon pere; que ce bon homme ne s'étoit jamais douté de la métamorphoſe, parce que les mêmes Enchanteurs lui avoient donné, par magie, la reſſemblance la plus exacte avec l'enfant hideux qu'il repréſentoit.

Enſuite, pour conſoler un peu ſon amour propre, on lui dit que, s'il pouvoit paroître un moment ſous ſa véritable forme, peu de femmes à Paris pourroient le voir impunément. Le petit homme brûloit d'envie de ſe manifeſter, ne fut-ce que pour un inſtant, ſous cette figure charmante dont on lui donnoit une ſi noble idée. Acoſta ne fit que prononcer, en grimaçant, ſur ſa tête, quelques paroles magiques, & ſoudain on ſe récria, tout d'une voix, ſur ſa merveilleuſe beauté. P***, enivré de louanges, cherchoit des yeux un miroir pour juger lui-même de cette

étonnante métamorphoſe; mais le Magicien le prévint qu'il ne verroit point ce grand changement; que ſa curioſité ne pouvoit être ſatisfaite, tant que le terme de ſon enchantement ne ſeroit pas arrivé; qu'il n'avoit qu'un ſeul moyen pour accélérer cet heureux moment, que c'étoit de ſe pénétrer d'une juſte horreur pour l'individu malencontreux dont il avoit gardé ſi long-tems le maſque, & d'en dire par-tout beaucoup de mal; qu'enfin, à cette condition, il ne tarderoit pas à ſe retrouver ſous les traits du beau Policarte. On manque ici de termes pour peindre la co-

mique fureur dans laquelle le petit homme entra contre le mauſſade perſonnage qu'il étoit contraint de repréſenter, c'eſt-à-dire, contre lui-même. Il ne parloit qu'avec le plus grand mépris du vilain petit homme dont il avoit le malheur de porter ainſi la figure. Son enthouſiaſme alla juſqu'à lui inſpirer des Vers qui commençoient ainſi :

Ce petit P***, cet Etre impertinent,
Toujours myſtifié, toujours plus inſolent, &c.

A chaque Epigramme de cette force, il ſe regardoit dans une glace, & il étoit bien aſſez fou pour ſe perſuader qu'en effet

il embelliſſoit à vue d'œil. Auſſi ne manquoit-on pas de lui faire de tems en tems quelque compliment ſur les changemens ſenſibles qu'on feignoit d'appercevoir dans toute ſa figure. Les femmes principalement paroiſſoient en *rafoller*, & l'on vit le moment où le pauvre maleficié, trop foible encore pour ſupporter tant de gloire, les auroit priées ſérieuſement de modérer un peu leurs bontés pour lui.

CHAPITRE XVIII.

*Comment P*** ne put ſe rendre à l'Aſſemblée des Comédiens qui avoient pris jour pour répéter une de ſes pieces.*

» FÉLICITEZ-moi bien, Meſ-» ſieurs, dit un jour P*** à ſes amis. » Enfin l'on va jouer » ma piece ; j'ai la parole des » Comédiens, & demain j'ai » rendez-vous à leur Aſſem-» blée à onze heures préciſes ». Un de ceux à qui P*** apprenoit cette bonne nouvelle, avoit lui-même envie de faire

jouer une piece avant celle du petit homme, & il ſe promit bien de l'empêcher d'aller le lendemain à l'Aſſemblée. Ce fut préciſément celui qui le félicita d'avantage, & qui l'exhorta le plus ſérieuſement à ne pas manquer au rendez-vous. Dans la joie qu'inſpiroient au petit homme les magnifiques eſpérances qu'il fondoit ſur ſa Comédie, on lui propoſe un ſouper qu'il accepte. On le mene dans un quartier de Paris des plus éloignés, chez des perſonnes qui s'étoient déja diverties quelquefois aux dépends du Poëte, & qui furent charmées de le recevoir. On tient

table long-tems, & vers la fin du ſouper, on tourne exprès la converſation ſur les accidens où l'on eſt expoſé la nuit dans les rues. On raconte des hiſtoires effrayantes d'aſſaſſinats & de vols. On parle d'une aventure tragique arrivée récemment dans le quartier même où l'on ſoupe. L'imagination du petit homme, diſpoſée à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, eſt ſi vivement ébranlée, que, pour rien au monde, il n'eut oſé s'en retourner ce ſoir là chez lui, dans l'éloignement où il ſe trouvoit. Il avoue naïvement ſa frayeur. Tout le monde a l'air de la partager;

on lui dit qu'on ne doit jamais combattre ces mouvemens ſecrets, qui ſont très-ſouvent d'utiles preſſentiments des plus grands malheurs. On le retient à coucher, lui & ſa Campagnie. P***, ſoulagé de ſa crainte, ne demande qu'une grace : c'eſt qu'on ait l'attention de le faire éveiller le lendemain d'un peu bonne heure, pour qu'il ne manque pas l'Aſſemblée des Comédiens. On le lui promet, & dans cette confiance, il s'endort. Pendant ſon premier ſommeil, on s'empare de ſa culotte, & l'on appuie fortement la pointe d'un canif ſur les quatre principales coutures,

coutures, de maniere qu'elles puſſent ſe rompre infailliblement le lendemain, & toutes à la fois, au plus leger effort. On croit bien qu'on ne fut pas fort ſoigneux d'éveiller le petit homme à l'heure qu'il avoit demandé qu'on l'éveillât. Comme il avoit donné la veille ample carriere à ſon appétit, qui n'étoit pas médiocre, il ne s'éveilla de lui-même que vers les dix heures. Etonné qu'il fut ſi grand jour : » Comment, Meſ» ſieurs, dit-il, en s'élançant hors du lit? » il me paroît que » je n'avois qu'à compter ſur » vous ». Il s'approche d'une pendule, & voit, en frémiſ-

ſant, que dix heures vont ſonner : » Vîte un Perruquier, crie le petit homme, » je n'ai » pas un inſtant à perdre ». Le Perruquier arrive, & comme il faiſoit aſſez chaud, notre Poëte reſte en chemiſe tout le tems qu'on met à l'accommoder. Cependant, par ſes impatiences, il déconcertoit le malheureux Perruquier, en lui diſant, à toutes minutes : » Mais » finiſſez donc, vous voyez » que je n'arriverai jamais ». Enfin ſa toilette achevée, il vole à ſa culotte, & voulant y paſſer une jambe, voilà qu'elle ſe ſépare en deux parties. C'étoit la perfidie la plus propre

à faire perdre, à l'infortuné petit homme, le peu qui lui reſtoit de raiſon. » Morbleu, » Meſſieurs, s'écria-t'il, le » tour eſt abominable, & je » ne vous le pardonnerai de » ma vie. Il s'agit de ma piece, » de ma gloire, de l'affaire la » plus eſſentielle pour moi, » & c'eſt ainſi que vous me » traitez. Mais vous en aurez » le démenti. Je me rendrai » mort ou vif à l'Aſſemblée ». Il court à la cuiſine, ſuppliant à genoux la Cuiſiniere de vouloir bien, au plus vîte, reprendre, à longs points, les quatre fatales coutures d'où dépendoit la ſolidité de ſa cu-

lotte. La Cuiſiniere entreprend l'ouvrage ; mais combien il la trouvoit lente ! Il ne faiſoit qu'aller & venir de la cuiſine à la pendule, & de la pendule à la cuiſine, renouvellant chaque fois ſes imprécations contre les deſtructeurs de ſa culotte. Onze heures alloient ſonner ; le fatal haut-de-chauſſes eſt enfin rapporté par la Cuiſiniere. P*** , tranſporté de joie, veut y paſſer la jambe ; mais, à ſon grand étonnement, la meſure ſe trouve avoir été ſi mal priſe, que ſa jambe ne pouvant y entrer, il déſeſpere à plus forte raiſon d'y pouvoir faire entrer ſa cuiſſe. Cepen-

dant la maligne Cuiſiniere, en riant aux larmes, le prioit d'excuſer ſi elle n'étoit pas plus adroite dans un métier qu'elle n'avoit fait de ſa vie. P***, bouffi de colere, ne perd pas encore l'eſpérance; il demande un Commiſſionnaire qu'il expédie chez lui avec un billet, par lequel il demande promptement une culotte. On intercepte le billet: midi ſonne, & le Commiſſionnaire n'eſt pas revenu. Le malheureux petit homme eſt déſeſpéré. On lui dit froidement qu'il a eu grand tort d'envoyer chercher une culotte par un Commiſſionnaire qu'il ne connoit pas; que

ce Commiſſionnaire pourroit bien s'être laiſſé tenter par le beſoin preſſant que lui-même paroiſſoit avoir d'une culotte. Nouvelle perplexité du petit homme, dont l'impatience eſt changée en fureur. Il prend enfin le ſeul parti qui lui reſte. Après avoir aſſujetti, par-devant & par-derriere, les baſques de ſon habit, avec quelques épingles, il s'en retourne chez lui ſans culotte. Sa piece ne fut point jouée à ſon rang, & ce ne fut que plus de ſix mois après, qu'elle eut le malheur d'être ſifflée.

CHAPITRE XIX.

*Comment le déſaſtreux P*** paſſe trois jours dans le plus ſévere régime pour certaine galanterie qu'il pouvoit avoir méritée, mais qu'il n'avoit pas.*

P*** vivoit encore à Paris chez ſon pere & ſa mere, qui ne devoient pas, comme on le voit, ſe louer beaucoup de ſa bonne conduite; auſſi, pour échapper à leurs remontrances, s'éloignoit-il le plus qu'il pouvoit de la maiſon paternelle. Mais c'étoit éviter Carybde

pour tomber dans Scylla ; car il ſe livroit de plus en plus à une Société qui n'avoit, en l'accueillant, d'autre but que de ſe divertir de ſes ridicules, & de lui en donner ſans ceſſe de nouveaux.

On lui propoſe un jour un ſouper de filles, à condition qu'il y ſera ſage. On lui dit, avec une apparence d'intérêt & de bonté, que, vivant chez ſes pere & mere, il a plus de ménagemens à garder qu'un autre, & qu'il ne doit pas, ſur-tout, expoſer ſa ſanté, ſi précieuſe à ſes amis. Il promet de ſe contenir. Le ſouper s'arrange, & l'on prend, en ſa préſence,

préſence, avec les filles, toutes les petites libertés d'uſage avec elles. Sa lubricité s'enflammoit par la violence même qu'il étoit contraint de ſe faire; & l'on n'avoit ici d'autre but que de s'amuſer en effet de la continence forcée qu'on lui faiſoit obſerver dans le lieu même de l'incontinence.

Cependant le petit libertin, tenté par le Diable ou par ſon propre eſprit, trouve le moyen d'avoir l'adreſſe d'une de ces Nymphes. Le lendemain, ſans en rien dire à perſonne, il ne manque pas de ſe rendre chez elle. Le hazard y fait aller, le même jour, un

des Convives de la veille, & la Nymphe n'a rien de plus preſſé que de lui faire part de la viſite qu'elle a reçue le matin de P***. Le Convive, enchanté de la découverte, court à l'inſtant chez le petit homme, &, de l'air le plus conſterné, lui confie qu'il eſt dans un état déplorable, & qu'il a reçu de cette fille *les fruits cuiſans de l'amoureux péché.* — » Quoi ? » ſérieuſement, dit fort effrayé P***?—» Helas ! mon ami, cela » n'eſt que trop vrai. Voilà où » conduiſent toutes ces parties » de débauche ? Tu eſt bien » heureux, toi, de n'avoir eu » aucune part aux faveurs de

» cette miſérable, & nous t'a-
» vons rendu un grand ſervice
» en t'obligeant d'être ſage. Je
» n'ai jamais été ſi maltraité de
» ma vie ». A chaque parole, le viſage du petit homme s'allongeoit, changeoit de couleur. Pour l'inquiéter d'avantage, ſon ami, qui feignoit de ne pas prendre garde à ſa mine, paroiſſoit étouffer avec peine de gros ſoupirs, qui s'échappoient quelquefois en cris de douleur. P***, après cette confidence, ne pouvant plus diſſimuler, avoue ſa faute en pâliſſant. » Que le Diable t'em-
» porte, s'écrie en colere ſon charitable ami ! » Comment

» cacher cet accident à ton
» pere? Nous autres du moins
» nous ne dépendons de per-
» ſonne. Que dira principale-
» ment ta bonne mere ? Pour
» le coup, je ne ſerois pas ſur-
» pris que l'on te fit mettre à
» S. Lazare. A qui confiera tu
» ta guériſon? Connois-tu quel-
» que Chirurgien ? As-tu de
» l'argent » ?

Le malheureux, auſſi contrit qu'humilié, prioit ſon ami de ne pas l'abandonner dans ſon malheur. Il croyoit déjà reſſentir les aiguillons du mal dont il étoit menacé. » Allons, lui dit ce bon ami, » il faut » pourtant ſe conſoler, &

» prendre courage. Heureuſe-
» ment pour toi, te voilà pré-
» venu à tems; tu peux, avec
» certaines précautions & un
» bon régime, éviter une partie
» des douleurs que j'éprouve
» par mon imprudente ſécu-
» rité. Si j'avois eu quelque
» méfiance, j'aurois arrêté le
» mal dans ſa ſource. Ce qui
» doit te raſſurer un peu, c'eſt
» que ceci n'eſt pas mon pre-
» mier accident. Grace à mon
» expérience, je ſuis en état
» de me traiter & de te trai-
» ter toi-même auſſi-bien que
» pourroit le faire le plus ha-
» bile Chirurgien. Vien, mon
» ami, vien te renfermer chez

» moi; je ſuis prêt à te don-» ner tous mes ſoins ». Le petit homme obéit. On le prévient en chemin de l'indiſpenſable néceſſité d'obſerver la plus rigoureuſe diette, & de ſe noyer de tiſannne, ſans oublier les lavemens adouciſſans & émolliens. Point de vin ſurtout, point de liqueurs, point de café; aucune eſpece de ragoûts. Tel fut le régime auſtere auquel P*** fut aſſujetti pendant deux fois vingt-quatre heures. De tems en tems, pour le fortifier dans l'habitude de ce régime, on ne manquoit pas de redoubler ſes inquiétudes. Auſſi prenoit-il exactement

avec la plus grande docilité, ce que ſon ami faiſoit ſemblant de prendre. Enfin le troiſieme jour, il fut queſtion de viſiter P*** pour juger du progrès du mal, ou de l'effet des remedes. P*** après s'être préparé à cette viſite par une toilette convenable, ſe livre, en tremblant, à l'inſpection de ſon compagnon de fortune.» Pere Eter» nel! s'écrie auſſi-tôt l'ami, en levant les épaules, » que vois» je! Je ne ſuis point aſſez inſ» truit pour des cas de cette » nature. Je ne me pardonne» rois pas de t'expoſer, faute » d'expérience, au danger de » quelque amputation. Voilà

» des ſymptômes auxquels je » ne connois rien. Il faut, de » toute néceſſité, recourir à » un Chirurgien. Heureuſe- » ment j'en connois un de la » plus grande réputation ». Le petit homme frémiſſoit. L'ami court auſſi-tôt chez le premier Chirurgien, le prévient de tout ce qui s'eſt paſſé, & le met de moitié dans la plaiſanterie. Le Chirurgien arrive, & trouve le pauvre martyr dans la plus grande conſternation, quoiqu'il ne comprît rien du tout à ces redoutables ſymptômes, qu'il cherchoit inutilement à découvrir. Nouvelle viſite, bien plus effrayante que la pre-

miere. Le Chirurgien fait à ſon tour une exclamation de ſurpriſe..... » Ah! Monſieur, » quelle eſt donc la malheu- » reuſe qui a pu vous accommo- » der de la ſorte? Il faut que » vous ayez fait enſemble de » terribles excès. — « Hélas! » vous me croirez ſi vous vou- » lez, répond P*** d'une voix mourante, » mais je vous jure » qu'à peine une fois.... *guſ-* » *tans, guſtavi, &c.* — « A d'au- » tres! cela n'eſt pas poſſible, » ou vous avez eu affaire à la » fille de France la plus male- » ficiée. Allons, il n'y a pas de » momens à perdre : vîte de » l'eau tiéde. Un drap plié en

» quatre ſous les feſſes de Mon-
» ſieur. Etendez-vous ſur ce
» lit. Bon ? c'eſt comme cela » ?
Tandis que le malheureux Patient, tout étourdi de frayeur, s'étend machinalement ſur le lit, le Chirurgien, les manches retrouſſées, déploie pluſieurs inſtrumens aigus & tranchans, dont l'ami du petit homme avoit ſoin de ſe faire expliquer l'uſage. Les ciſeaux, le biſtouri, les aiguilles courbes, paſſoient en revue ; & P*** épouvanté, croyoit déja reſſentir toutes les angoiſſes des opérations que le Chirurgien venoit de décrire avec une complaiſance affectée. » Quoi ! Mon-

» ſieur, vous croyez l'ampu-
» tation néceſſaire » , diſoit au Chirurgien, d'un air effrayé, l'ami du petit homme. » De
» grace, je vous ſupplie, avant
» d'opérer, examinez bien l'é-
» tat du malade. Que riſque-
» roit-on d'attendre un peu ?
» La frayeur ſeule, dont vous
» voyez l'impreſſion ſur ſon
» viſage, pourroit avoir opéré
» quelque révolution ſalutaire :
» c'eſt du moins ce que l'on
» prétend être arrivé quelque-
» fois. — « He bien, voyons, reprend le Chirurgien : » Mon-
» ſieur, en tout cas, me paroît
» actuellement beaucoup trop
» foible pour ſoutenir l'opéra-

» tion ». L'Eſculape renouvelle en effet l'examen du corps de délit, & après des obſervations très-exactes, il paroît étonné du changement favorable qu'il feint d'appercevoir tout-à-coup dans la ſituation du malade. » En vérité, dit-il, » voilà qui eſt merveil» leux, & ce que j'aurois peine » à croire, ſi je n'en étois té» moin. C'eſt apparemment » l'heureux effet des tiſannes, » des lavemens, & du bon ré» gime, qui commence ſeule» ment à ſe manifeſter. Ma foi, » Monſieur, vous avez été par» faitement bien conduit. En» core vingt-quatre heures du

» même régime, & je vous ga-
» rantis exempt de tout dan-
» ger. Ajoutez-y ſeulement
» quelques priſes d'une poudre
» que je vais vous donner, &
» qui, dans la criſe où vous
» êtes, eſt le plus ſouverain
» ſpécifique ». En même tems le Chirurgien lui préſente trois petit paquet de régliſſe en poudre. Le petit homme ſembla tout-à-coup paſſer de la mort à la vie, & ne ſe poſſédoit pas de joie d'en être quitte à ſi bon marché. Il ne ſçavoit quelle réconnoiſſance témoigner au généreux Chirurgien. Celui-ci, pour lui donner encore une plus haute idée de

ſon noble déſintéreſſement, lui dit, qu'il étoit trop flatté de l'avoir guéri, qu'il n'exigeoit aucun ſalaire, & qu'on ne trouvoit pas tous les jours des malades de ſon mérite à traiter. P*** ſe confondoit en remercimens, & ne ceſſoit de répéter : » Ah ! l'honnête hom- » me ! l'honnête homme ! Je » n'aurai de ma vie d'autre » Chirurgien ».

CHAPITRE XX.

*Bonne fortune de P*** qui ne finit pas fort heureuſement pour lui.*

UNE jolie femme, qui occupoit un appartement dans la maiſon où logeoit un de ces plaiſans impitoyables que P*** appelloit *ſes amis*, mouroit d'envie d'être témoin de quelque myſtification. » Quoi ! diſoit-elle un jour à ſon voiſin, » vous ne m'en ferez jamais » voir aucune ? — « Madame, » il ne tiendra qu'à vous. Vous

» êtes très-aimable, & P*** » très-vain : j'aurai l'honneur » de vous le préſenter. Vous » lui ferez un peu d'accueil ; » il croira d'abord vous avoir » tourné la tête. Vous lui ac- » corderez un rendez-vous. » Votre mari, qu'on aura eu » ſoin de lui repréſenter fort » jaloux, arrivera pour trou- » bler la fête. Laiſſez-moi con- » duire cela ; vous verrez » l'homme auſſi plaiſant qu'il » peut l'être, & vous jugerez » par vous-même ſi ſa réputa- » tion eſt mal fondée ».

La piece s'arrange ſur ce plan. P*** eſt préſenté chez la Dame, qui le trouve le plus aimable

aimable du monde. Le petit homme, épris de ſes charmes, comme on l'avoit aiſément prévu, lui fait aſſidument ſa cour, parle enfin tendreſſe, & eſt écouté. Les progrès de ſon amour ſont rapides ; bientôt on en eſt au myſtere. Il lui eſt recommandé, ſur-tout à l'égard de l'ami qui l'a préſenté. Il promet le plus inviolable ſecret ; & dès le ſoir même il ne manque pas de tout raconter au même homme, qu'on excluoit de la confidence.

On prend jour pour le rendez-vous, qui doit aſſurer ſon bonheur ; & ce même jour, on établit dans l'antichambre

de cette Dame, une grande baignoire, maſquée d'un rideau, pour que P*** n'en conçût aucun ombrage. Il eſt invité à ſouper tête à tête ; le mari jaloux & brutal dont on lui a ſouvent parlé, eſt abſent. Après le ſouper, le petit homme devient entreprenant ; on lui promet tout, juſqu'à la faveur de l'hoſpice. On exige ſeulement de lui de ſe coucher le premier. Le petit homme tranſporté d'aiſe, eſt déshabillé dans un clin d'œil, & ne fait qu'un ſaut du fauteuil au lit. Mais, tout-à-coup, il part de la cour, à pluſieurs repriſes, un certain coup de ſifflet.

» Ah ! Monſieur, je ſuis per-
» due, s'écrie la femme du ton
le plus naturel, » c'eſt mon
» mari, c'eſt lui; je le croyois
» à Verſailles. Ah! mon Dieu,
» diſparoiſſez vîte, je ne vois,
» pour vous cacher, qu'une
» eſpece de baignoire, qui ſe
» trouve heureuſement dans
» mon antichambre, parce que
» mon mari prend les bains.
» Venez vîte, & ne faites au-
» cun bruit; je vais éteindre
» toutes les lumieres. J'aurai
» ſoin de vous faire ſortir à
» propos ». P***, tremblant,
gagne la baignoire, & s'y tapit
de ſon mieux. La Dame éteint
en effet toutes les lumieres.

Son prétendu mari frappe impétueuſement à la porte ; elle ouvre avec un peu de façon : Eh ! mon ami, je ne t'attendois pas ce ſoir, lui dit-elle, en l'embraſſant. » Auſſi s'en eſt-il » peu fallu que vous ne me » reviſſiez jamais, répond-t'il, » d'un ton bruſque. J'ai été at» taqué, dans le Bois de Bou» logne, par trois Coquins qui » vouloient m'aſſaſſiner. J'en » ai jetté deux ſur le carreau. » Je ne ſçais ce qu'eſt devenu » le troiſieme. — « Mais, par» bleu ! donnez-moi donc de » la lumiere ; mon épée eſt en» core ſanglante, & je ne veux » pas laiſſer rouiller ma lame.

—» De la lumiere ? mon fils, » ce qui m'en reſtoit vient de » finir ; le Domeſtique eſt cou- » ché ; j'allois moi-même me » mettre au lit. Tu dois être » fatigué ; fais-en de même ; » tu te paſſeras bien de lu- » miere pour te déshabiller. —» Moi ! non par Dieu, je » veux en avoir ; j'en apper- » çoit chez M. N... qui n'eſt » pas encore couché. Je vais » le prier de vouloir bien m'en » donner ; mais auparavant je » meurs d'envie de faire de » l'eau.... Où eſt le pot-de- » chambre » ? Il feint de le chercher à tâtons, de le trou- ver trop plein, & de vouloir

le vuider par la fenêtre. » Ah! » mon ami, ne jette donc pas » ainſi de l'urine dans la cour. » Tous les voiſins ſe plaignent » déja de la mauvaiſe odeur » qu'elle exhale. — « Tu as rai- » ſon : je n'y penſois pas. Ma » foi, je vais le vuider dans la » baignoire. On la nettoyera » quand je m'en ſervirai.—« Fy » donc! quelle idée, dit la fem- » me! » Mais l'obſtiné mari, ſans l'écouter, va vuider le pot de chambre dans la baignoire, & l'infortuné P*** reçoit ſur ſon viſage & ſur ſon corps la plus ample potée d'urine. » En » vérité, tu n'eſt guere raiſon- » nable, crie la femme, en

feignant de la mauvaiſe humeur. » Actuellement viens » donc te coucher, & n'incommode pas les voiſins en » leur demandant de la lumiere à une heure indue. » — Je t'ai déja dit que j'en » voulois » ; & l'opiniâtre époux ouvrant auſſi-tôt une fenêtre, crie de toute ſa force à ſon bon voiſin, de vouloir bien lui envoyer une chandelle. Le voiſin deſcend lui-même avec une lumiere, & traverſe l'appartement, ſans faire la moindre attention à la baignoire, où giſſoit le malheureux compiſſé. Il entre dans la chambre, & voilà que l'enragé de

mari, à qui ſa femme ne ceſſoit de répéter qu'elle tomboit de ſommeil, répete lui-même au voiſin l'hiſtoire de ſon combat au bois de Boulogne, & d'une maniere ſi prolixe, qu'elle ſembloit ne devoir pas finir de la nuit. » Vraiment, vous êtes » bien heureux, lui dit le voiſin! » Quoi! ſeul contre trois? » — Ils auroient été dix, reprend le mari! » Oh! ventre-» bleu! vous ne me connoiſ-» ſez pas. Tenez je n'ai pas » même voulu me ſervir de » mes piſtolets. — » Parbleu! » voilà de belles armes, lui dit alors le voiſin, feignant d'examiner les piſtolets; » Je ne

» vous

» vous les avoit pas encore » vus. — « Ce ſont des piſtolets » à deux coups que j'ai achetés » ce matin à Verſailles. Croy- » riez-vous qu'il ne m'ont cou- » té que trois louis? — « En » vérité, c'eſt pour rien... Mais » ils ſont chargés, ce me ſem- » ble : vous aurez ſans doute » ſoin de les décharger avec » un tireboure; car il y auroit » de l'imprudence à les tirer; » la charge peut être vieille; » le piſtolet peut faire long » feu, & créver entre vos » mains. — « Bon ! répliqua le mari, » vous êtes bien pru- » dent : je vais les tirer par la » fenêtre, je ne crains pas la

» poudre, moi. — « Oh ! vous » ne ferez pas cette folie là, crie la femme. » Voulez-vous » éveiller tout le monde, & » faire croire qu'il ſe fait ici » quelque meurtre. — « Eh ! » bien, dit le mari, j'en veux » avoir le cœur net ; il y a de » l'eau dans la baignoire, je » vais les tirer là ; j'ai toujours » oui dire qu'un coup de piſ- » tolet tiré dans l'eau ne fai- » ſoit aucun bruit. Je veux en » faire l'expérience ». La porte de l'antichambre étoit ouverte, & le malheureux petit homme ne perdoit pas un ſeul mot de ces déſagréables détails. Le mari ſembloit perſiſter dans le deſ-

ſein de faire ſon expérience ; mais enfin la femme & le voiſin vinrent à bout de l'en détourner. Les piſtolets, qui n'exiſtoient pas, furent enfermés dans une armoire. Le voiſin ſouhaita le bon ſoir aux époux, & le mari conſentit enfin, non ſans quelque peine, à ſe coucher. Dès qu'on put raiſonnablement le ſuppoſer endormi, la femme courut à la baignoire annoncer à l'amoureux P***, tranſi de froid, & bien plus encore de peur, qu'il falloit ſe retirer au plus vîte, & elle lui remit en même tems ſes habits qu'elle avoit adroitement, diſoit-elle, ſçu cacher

aux yeux du Jaloux. On imagine bien qu'il ne ſe fit pas répéter deux fois ſon congé. Il ne ſe donna pas même le tems de s'habiller, pour ſortir. Il gagne, en grelottant, l'eſcalier, & dans ſon déshabillé de bain, il monte chez l'officieux ami qui lui avoit procuré cette bonne fortune. Il n'eut rien de plus preſſé ſans doute que de lui raconter ſa triſte aventure, qu'il ſavoit auſſi bien que lui. Ce bon ami ne manqua pas de lui faire les remontrances les plus ſenſées ſur les inconvéniens de la convoitiſe, ſur-tout en fait d'adultere; il voulut pourtant

bien lui accorder un asyle pour cette nuit, à condition qu'il seroit plus sage.

CHAPITRE XXI.

*Comment P*** fut tenté d'acheter la charge d'*Ecran *des petits appartemens.*

UNE des tantes de P***, qui vint à mourir, lui laiſſa une petite ſucceſſion d'environ un millier d'écus. Le petit homme, qui de ſa vie n'avoit poſſédé, même en eſpérance, une pareille fortune, ne parloit à tous ſes amis que de l'emploi qu'il pouvoit faire de cet argent. On lui propoſa, comme vacante, la charge d'Ecran des

petits appartemens. Les fonctions de cette charge consistoient, disoit-on, à garantir les jambes du Roi de l'action du feu, en se tenant de bout, quand S. M. se chauffoit, entre Elle & la cheminée. On lui venta beaucoup toutes les prérogatives attachées à cette place, outre l'honneur d'approcher de si près de la personne du Roi, & de se trouver souvent tête à tête avec lui. Un homme de son mérite, avec la charge d'Ecran, pouvoit se flatter du plus grand crédit, & peut-être de gouverner un jour l'Etat. Enivré de ces magnifiques espérances, P*** auroit voulu trai-

ter ſur le champ ; mais on lui fit entendre qu'il ne s'étoit pas encore éprouvé, & qu'avec tout ſon zéle il pourroit bien ne pas s'acquitter convenablement des fonctions de cette importante charge, s'il n'en faiſoit auparavant une eſpece d'apprentiſſage. On ne pouvoit lui diſſimuler, par exemple, que le feu chez le Roi ne fut toujours très-ardent, & que pour garantir les jambes de Sa Majeſté, il ne courut ſouvent le riſque de brûler les ſiennes. Il eſt vrai, pourtant, ajoutoit-on, que l'habitude diminue inſenſiblement le danger, que la peau s'endurcit au bout de

quelques mois d'exercice, & que la ſienne, n'étant pas de la plus grande délicateſſe, elle pourroit ſe familiariſer avec le feu plutôt que toute autre. On lui conſeilla même de faire quelques épreuves avant de traiter. Il étoit dans le moment ſi frappé des brillants avantages de la charge, qu'il conſentit de l'eſſayer ſur le champ. On le fit donc approcher très-près d'un grand feu qui lui rotiſſoit les mollets, & on le contint dans cette poſition le plus long-tems qu'il fut poſſible. Il faiſoit de tems en tems des grimaces qui divertiſſoient les Spectateurs. Enfin

on eut pitié de lui ; on trouva que c'en étoit aſſez pour une premiere ſéance, & il convint qu'avant de traiter il avoit encore beſoin de ſe fortifier par quelques répétitions.

CHAPITRE XXII.

*Comment P*** fut reçu, avec une distinction marquée, par un Ambassadeur de la Porte que personne n'a jamais vu que lui*

DES personnes de distinction se prêterent à cette mascarade. On fit accroire au petit homme qu'il venoit d'arriver un Ambassadeur Turc à Paris, qu'il logeoit à la Place Vendome, & qu'il ne paroîtroit pas en public avant d'avoir fait solemnellement son entrée. On

lui fit le plus grand éloge de l'Excellence Turque, & on parvint à lui inſpirer un violent deſir de lui être préſenté. Le jour pris pour la préſentation, on fit monter P***, la nuit, dans une voiture qui le conduiſit, par des rues détournées, à la Place de Vendome. On le fit entrer dans un Sallon ſuperbement illuminé. Au milieu du Sallon étoit aſſis, ſur un carreau de velours, l'Ambaſſadeur Ottoman, ayant à ſes pieds une énorme pipe, dont il ne faiſoit pas grand uſage. A ſes côtés, auſſi ſur des carreaux, étoient deux femmes char-

mantes que P*** n'eut pas de peine à prendre pour les favorites de l'heureux Muſulman. Des Valets, habillés en Turcs, occupoient le fond du Sallon; enfin un ſoi-diſant Interprête, vêtu en Arménien, ſe tenoit de bout près de l'Ambaſſadeur.

On ſe divertit d'abord beaucoup du Cérémonial Aſiatique qu'on fit obſerver au petit homme, & du grand nombre de révérences auxquelles il fut aſſujetti. L'Ambaſſadeur parut charmé de le voir; il lui fit dire, par ſon Interprête, que ſa réputation n'étoit pas ignorée à Conſtantinople. L'Excellence Turque, pour lui mar-

quer encore plus de conſidération, le fit revêtir, en cérémonie, d'un Caffetan un peu ridicule. Rien n'étoit plus divertiſſant que l'air de ſatisfaction répandu ſur le viſage du petit homme. L'ami qui l'avoit préſenté, lui dit tout bas, qu'il ne manquoit plus aux honneurs qu'on venoit de lui rendre, qu'une collation à la Turque, qui vraiſemblablement lui ſeroit ſervie; que pour une premiere fois, l'étiquette ne permettoit point qu'il mangeât avec l'Ambaſſadeur; mais que, ſi la collation venoit, c'étoit une invitation en régle pour le jour ſuivant; que c'étoit auſſi la fa-

veur la plus distingué que, dans les usages Orientaux, il put recevoir à une premiere entrevue. On ne lui cacha point qu'à la vérité la cuisine Turque avoit, au premier abord, quelque chose de bizarre & peut-être d'insoutenable au goût délicat d'un François; mais on ajouta qu'il falloit s'accommoder aux mœurs étrangeres, & que ce seroit manquer de respect au Ministre du Grand-Seigneur que de marquer de la répugnance pour des mets estimés délicieux dans tout l'Orient. On venoit de lui donner ces utiles leçons, lorsqu'on servit, devant P***, dans un

beau vaſe de porcelaine, une eſpece de marmelade de poivre d'inde confit, avec de très-forte moutarde, & du vinaigre encore plus violent. Le pauvre petit homme, docile aux leçons qu'il avoit reçues, porte à ſa bouche, d'un grand air de confiance, une pleine cuillerée de ce mets perfide; mais, malgré toute ſa bonne volonté, malgré les regards menaçans que lui lançoit de tems en tems ſon ami, il ne put jamais ſe réſoudre, ni a l'avaler, ni à la rejetter. De groſſes larmes de cerf lui couloient involontairement des yeux. Enfin, à la faveur d'un éternuement, occaſionné

caſionné par la violence réunie du poivre & de la moutarde, & qui eut plus de vingt repriſes, la bouche du malheureux ſe trouva ſuffiſamment évacuée pour lui rendre un peu de repos. La gravité de l'Ambaſſadeur ne put tenir à ſes grimaces. Les Dames éclaterent ſans effort, & les gros ris de la livrée Turque, acheverent cette partie du tableau. Enfin P*** prit congé, en proteſtant bien, tout bas, que jamais il ne feroit aucun uſage de la cuiſine Orientale, & très-fermement perſuadé que les Turcs avoient le Diable au corps pour pouvoir ſe familia-

riſer avec de tels alimens. On lui laiſſa, comme par honneur, le Caffetan dont on l'avoit revêtu ; & il ne manqua pas d'aller raconter à toute ſa famille l'honorable accueil qu'il avoit reçu d'un Ambaſſadeur Turc, dont perſonne, avant ni après, n'entendit parler.

CHAPITRE XXIII ET DERNIER.

*Comment P*** fut élu Membre de l'Académie Impériale de Pétersbourg.*

UN des liens qui retenoient le plus fortement P*** dans la Société des Moqueurs, dont il étoit le jouet perpétuel, c'eſt qu'il ne pouvoit s'empêcher de trouver lui-même très-plaiſans la plûpart des tours qu'on ne ceſſoit de lui faire. Il en eut ri volontiers aux larmes, s'ils euſſent été joués à d'autres. Car

on remarquoit bien qu'avec l'imbécillité d'un oiſon, il avoit la malice d'un ſinge, & voilà ce qu'il avoit de commun avec Sancho-Panſa. Il convenoit de cette façon de penſer; & l'eſpérance qu'après tant d'épreuves, il paſſeroit enfin de l'état de victime à celui de Myſtificateur, étoit une des principales cauſes de ſon étonnante perſévérance. On lui diſoit ſouvent que ſon noviciat alloit finir, & qu'enſuite on choiſiroit une autre victime, aux dépens de laquelle il pourroit s'égayer, comme on avoit fait aux ſiens. Son amour propre lui perſuadoit aiſément que

tout autre que lui eut tombé dans des piéges auſſi bien tendus, & que ſes ridicules ne lui appartenoient pas excluſivement. Cette idée ſeule l'enchaînoit à la Société, au point que le chef des Myſtificateurs lui ayant dit un jour qu'il étoit prêt à l'initier, & qu'enfin le tems de ſes épreuves étoit fini, le petit homme ſe mit à ſes genoux ſur le Pont Neuf, reçut de lui l'impoſition des mains, & ſe crut admis dans la claſſe de ces mêmes Myſtificateurs, dont il avoit toujours envié les plaiſirs. Cependant ce jour là même, on lui fit tenir un Brevet d'Académicien de

Pétersbourg, qu'il crut ſans doute bien mériter. En conſéquence, on lui perſuada qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'adreſſer à cette Académie un Remerciment en langue Ruſſe. Il donna ſi bien dans le panneau, qu'il prit pendant quelque-tems des leçons de cette langue; & le Maître chargé de l'inſtruire, fut au moins exact à lui donner des principes de Bas-Bréton.

Concluſion.

Le Héros de toutes ces hiſtoires, auſſi véritables que merveilleuſes, s'étoit livré, dès ſa plus tendre jeuneſſe, au Démon de la Métromanie. Cette

démangaiſon précoce & de rimer & d'écrire, lui fut très-funeſte, puiſqu'elle ſeule a influé ſur tous les malheurs de ſa vie.

P*** partit pour l'Eſpagne au commencement de 1769; il comptoit travailler dans ce Royaume à la propagation de la Muſique Italienne & des Ariettes Françoiſes; mais, en voulant ſe baigner, il eut le malheur de ſe noyer dans le Guadalquivir. Sa mort, qui a été conſignée dans preſque tous les Papiers publics, l'a ſurpris au milieu de beaucoup d'Ouvrages qu'il avoit

commencés, & dont il menaçoit depuis long-tems le Public.

Ainſi tomba le pauvre P*** :
Il fut diſſous par un coup de ſifflet.
Comme au matin une vapeur legere,
S'évanouit aux premiers feux du jour,
Tel P*** diſparut ſans retour.

FIN.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAP. I. *Embarquement, Tempête, arrivée à Londres.* Pag. 5

CHAP. II. *Journée de Hay-market.* 20

CHAP. III. *Départ de Londres. Entrepriſe de l'Opéra-Comique à Paris.* 46

*LES MYSTIFICATIONS du Sieur P***.* 107

TABLE

CHAP. I. *Comment le petit P*** manifeſta de bonne heure ſes inclinations futures & ſa vocation pour les ſifflets.* Pag. 115

CHAP. II. *Comment P*** eſt mieux accueilli par les Comédiens François que par les Marionnettes.* 117

CHAP. III. *Comment le petit P*** fait, dans une aſſemblée choiſie, une lecture de ſa piece qui ne lui réuſſit pas, contre ſon attente.* 120

CHAP. IV. *Comment la Piece ne fut pas auſſi bien accueillie du Public que des Comédiens.* 124

CHAP. V. *Expédient merveilleux que l'on ſuggere au Poëte ſifflé pour ſe tirer d'embarras. Nouveau déſaſtre dont il eſt ſuivi.* Pag. 126

CHAP. VI. *Comment P*** imagine de tourner ſes talens vers l'Opéra-Comique.* 130

CHAP. VII. *Comment le petit P*** fit un ſouper très-agréable d'abord, mais dont la digeſtion fut étrangement troublée, & de tout ce qui s'enſuivit.* 133

CHAP. VIII. *Comment P*** trouve le moyen d'éluder ſon ſignalement, & concluſion de l'Aventure.* 153

CHAP. IX. *Comment P*** eſt fait Gouverneur du fils d'un grand Prince d'Allemagne, qui n'a pas de fils; & comment il ſe diſpoſe à remplir cet important emploi.* Pag. 160

CHAP. X. *Comment, par un* quiproquo *perfide, P*** perd une de ſes meilleures dents, au grand préjudice de ſon appétit.* 170

CHAP. XI. *Comment l'aventureux P*** fit la rencontre d'un fameux Magicien qui le rendoit inviſible à ſa volonté.* 184

CHAP. XII. *Comment P*** eſt métamorphoſé en un vaſe de porcelaine.* 195

DES CHAPITRES.

CHAP. XIII. *Autre ſouper magique, où, par un moyen auſſi ſimple que le précédent, P*** eſt pris par toute la Compagnie pour Mademoiſelle C.....* Pag. 200

CHAP. XIV. *Autre ſouper Magique. Deſirs immodeſtes de P*** & leur punition.* 203

CHAP. XV. *Autre ſouper où P*** entendit très-diſtinctement parler une carpe.* 211

CHAP. XVI. *Etrange précaution de P***, pour ſe préſerver des enchantemens dont il étoit ménacé par une Salamandre.* 219

CHAP. XVII. *Autre ſoupermagique, où P*** apprend (comme Soſie), non ſans beaucoup de ſurpriſe, qu'il n'eſt pas lui, mais un autre.* Pag. 223

CHAP. XVIII *Comment P*** ne put ſe rendre à l'Aſſemblée des Comédiens qui avoient pris jour pour répéter une de ſes pieces.* 229

CHAP. XIX. *Comment le déſaſtreux P*** paſſe trois jours dans le plus ſévere régime pour certaine galanterie qu'il pouvoit avoir méritée, mais qu'il n'avoit pas.* 239

CHAP. XX. *Bonne fortune de P*** qui ne finit pas fort heureuſement pour lui.* 255

CHAP. XXI. *Comment P*** fut tenté d'acheter la charge d'*Ecran *des petits appartemens.* Pag. 270

CHAP. XXII. *Comment P*** fut reçu, avec une distinction marquée, par un Ambassadeur de la Porte que personne n'a jamais vu que lui.* 275

CHAP. XXIII. *Comment P*** fut élu Membre de l'Academie Impériale de Pétersbourg.* 283

Fin de la Table.

ML
429
M67
1772
t.2

Monnet, Jean
Supplément au Roman comique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 15 25 08 010 8